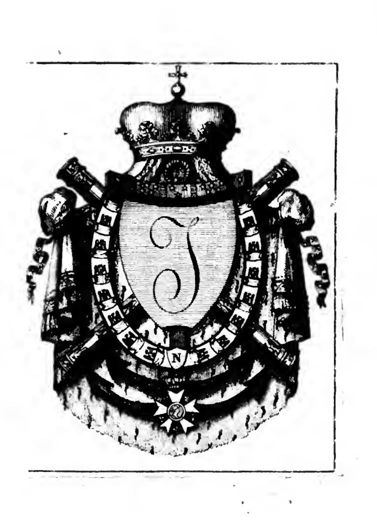
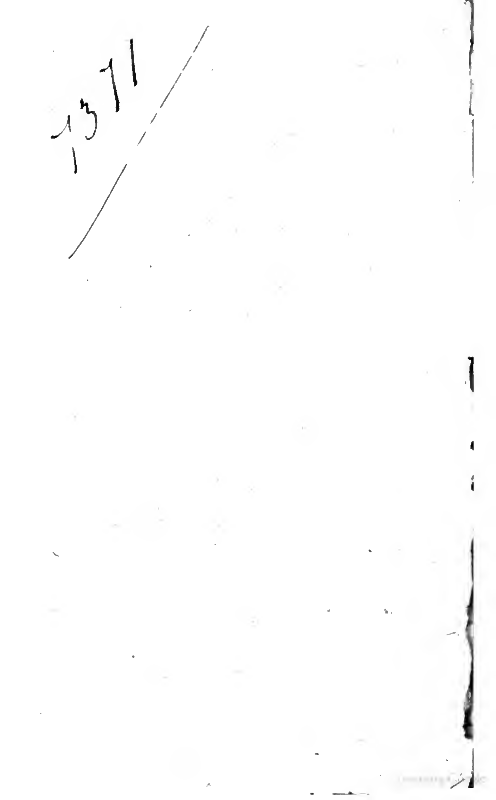
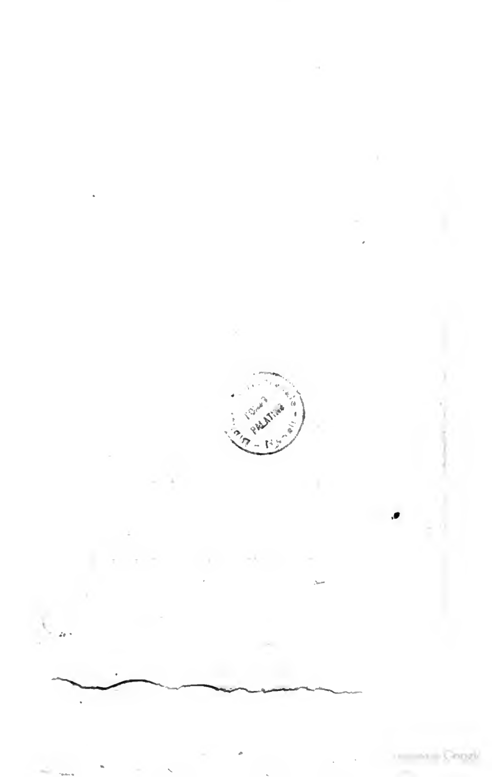





1371

LES SECRETS
DE FAMILLE.


PALATINA

» Il y à une providence juste et généreu:
mes enfans qui prendra soin de nous tous

LES SECRETS

DE FAMILLE;

Traduit de l'Anglais de M. Pratt, *sur la troisième édition.*

Par MARY-GAY ALLART,

Traductrice d'*Éléonore de Rosalba.*

Orné de Figures.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

Au Magasin des Romans nouveaux, chez Lepetit, libraire, quai des Augustins, n.° 32.

AN VIII.



LES SECRETS DE FAMILLE.

CHAPITRE PREMIER.

Les dames s'éloignèrent bientôt à quelque distance, pour remplir l'intention de sir Armine. Il marchait lentement derrière elles, se plaignant que la goutte l'affaiblissait encore. Hélas! dit-il, cher fils, j'ai réellement besoin d'un soutien : un cher et tendre enfant est le meilleur sur lequel un père puisse s'appuyer: c'est celui que le ciel lui accorde dans sa jeunesse, pour le consoler sur ses vieux jours. »

Alors sir Armine se rapprocha de Henry. Ils firent quelques pas sans rien

dire. « Quelle confiance j'ai dans ce bras, continua le père se penchant toujours sur Henry ! c'est une colonne qui soutient l'âme aussi bien que le corps : dans cet heureux moment, je me sens protégé aussi fortement que si j'étais dans la vigueur de l'âge. La plante que je cultivais me paye de mes soins.... Il s'arrêta un moment, et pressa le bras de son fils avec plus de force ; et quoique, continua-t-il, je sois devenu plus faible que l'arbrisseau que le vent enlève avec la poussière, je compte plus sur cet appui, que sur les branches du chêne le plus orgueilleux. »

L'émotion de Henry, excitée par ce discours, détruisait en lui tout souvenir du passé ; se rappelant qu'il était fils, il oubliait presque qu'il était amant. Touché de la tendresse que lui marquait son père, il le conjura avec une sensibilité que l'union de l'amour et du devoir peut seule inspirer, d'appuyer sur son fils tout le poids de son corps, et d'avoir une entière confiance en lui....

« La force de ma tendresse peut y suffire, dit-il. »

« Je le crois et l'espère, Henry, répondit sir Armine, et l'épreuve qui se prépare, me le confirmera. Il s'arrêta, et ses yeux se remplirent de larmes.... La vie ou la mort d'un père est dans les mains de son fils ! Henry, vous devez vous préparer demain à commencer un voyage avec M. Clare, à la fin duquel, si la beauté, le plus tendre attachement, la fortune peuvent faire le bonheur, vous serez l'homme le plus heureux du monde. »

Henry que son père forçait alors de penser à lui-même, allait répondre, lorsque sir Armine voyant dans son air de la résistance, et de l'agitation, lui dit avec vivacité :

« Ne me parlez pas de vos préventions; tant que vous voudrez les vaincre, vous serez digne d'estime. Cela tient à peu de chose, continua sir Amine élevant la voix d'un air imposant, et quittant la main de Henry : oubliant tout

pour vos propres intérêts, vous voudriez vous unir à la fille de l'ennemi de votre père, l'ennemi de sa personne, de sa famille, de sa religion? et vous renonceriez à la fille de votre ami? Je n'ai qu'un mot à vous dire : si c'est là votre intention, au lieu de mes remercimens, à mon lit de mort, mes reproches vous suivront par-tout. Il est inutile de vous en dire davantage; et j'attends que vous me répondiez par votre conduite, et non par vos paroles. Vous savez que lorsque mon opinion est formée, rien ne peut la faire changer. »

Sir Armine se hâta de marcher, sans attendre aucune espèce de réponse, et laissa Henry derrière lui.

Ils se trouvèrent bientôt près du château, et rencontrèrent Olivia et ladi Fitzorton. La première courut le long de l'escalier, pour donner le bras à sir Armine; et comme elle le conduisait, Henry fit attention à une chose qui ajouta encore à sa confusion. Il vit qu'Olivia avait quitté le deuil, et était en habit

de couleur, pour la première fois, depuis la mort d'une de ses parentes. Ladi Fitzorton s'apperçut de sa remarque, et lui dit tout bas : « Suivez cet exemple, Henry, et chassez toute idée sombre de votre esprit. »

L'arrivée du bon M. Clare évita tout l'embarras d'une réponse ; il s'approcha de Henry avec un air de bonté inexprimable, et s'écria : « En vérité, l'on dirait qu'il vient de pleurer ! Mon ami, lui dit-il, je suis au moment de vous confier un trésor dont je ne vous ferais pas possesseur pour toutes les richesses du monde, si je n'étais assuré que vous en sentez tout le prix ! Mais à présent je suis obligé de vous en priver pour quelques instans, ayant besoin de ses services. »

Olivia et son père sortirent de la chambre.

Henry semblait prêt à fondre en larmes : il se jeta tour-à-tour aux pieds de sou père et de sa mère, pressant leurs genoux avec transport.

Ils le relevèrent, et l'un et l'autre le prirent par la main... « Mon fils, dit sir Armine, on n'accomplit rien de grand sans quelque peine. Vous savez tous mes motifs, je n'ai confié ma situation qu'à vous seul; je n'ai parlé ni à John, ni à James de mon malheur, ni de la générosité qui l'a fait cesser. C'est à vous que je dois l'honneur de notre famille! après en avoir appelé à votre conscience sur les points de religion et de devoirs envers un père, il serait inutile d'ajouter d'autres raisons, pour vous décider à une prompte obéissance. Mais aujourd'hui il m'est permis de vous informer que sir Roland Fitzorton également à notre famille et à celle des Clares, a laissé les biens d'Adsell, qui rendent sept mille livres sterling par an, à Olivia, sous condition seulement, qu'elle épouserait un fils de notre famille : nos deux maisons seraient privées de cette fortune, si l'on ne remplissait pas l'obligation, ainsi qu'elle est spécifiée dans ce bizarre testament. Olivia a prié son père qu'on at-

tendît le jour où le mariage serait fixé, pour parler de cette circonstance; et quoique mon ami et moi ayons fidèlement tenu notre promesse, c'est avec beaucoup de peine qu'elle a pu, jusqu'à présent garder ce secret, s'accusant de cruauté de vous faire le moindre mystère sur sa fortune. » « Elle est cruelle même dans sa générosité, dit Henry, en soupirant. » « Parmi les autres singularités du testament, continua sir Armine, il a stipulé que le mariage.... Mais qu'avez-vous donc, mon fils? montrez plus de fermeté : pourquoi tremblez-vous ainsi? Je dis donc qu'il a voulu que la cérémonie du mariage se fît à l'autel de la chapelle, où il avait été marié : il fondait cette bizarrerie sur une prophétie superstitieuse, mais tendre, s'imaginant que le jeune couple serait plus heureux, en célébrant le mariage dans le même lieu qui fut témoin de sa félicité avec la plus aimable et la plus belle des femmes. »

« Assurément, mon cher enfant, dit

ladi Fitzorton en lui pressant tendrement la main, et la mettant sur son cœur, tous ces motifs réunis doivent décider une âme comme la vôtre, à renoncer à une passion que vous ne pouvez nourrir, sans manquer à vos parens et à vous-même, quelque soit le mérite de l'objet de votre amour. »

Henry, encore agité et incertain sur le parti qu'il devait prendre, n'exprima le désir qu'il avait d'obéir, que par ses pleurs et ses embrassemens.

« Henry, dit sir Armine, aucun honnête homme ne peut être malheureux avec Olivia Clare ; et aucun honnête homme, dans une pareille circonstance, ne pourrait être heureux avec Caroline Stuart. « Henry frissona, et pensa sans doute que ce n'était pas le moment de joindre le nom d'Olivia à celui de Caroline, si l'on voulait qu'il profitât de quelques bons conseils.

Sir Armine montra ladi Fitzorton, et dit : « Vous avez sous les yeux un grand exemple à suivre : cette femme

chérie a été l'objet de ma plus tendre affection, et non de l'enthousiasme de ma jeunesse : une autorité respectable m'ordonna de l'épouser ; je ne l'aimais pas d'un amour romanesque, mais je fis plus, je l'estimais, je l'honorais, et je m'unis à elle. Cinquante ans se sont écoulés dans le bonheur, et je l'ai toujours aimée avec la même tendresse. Henry, montrez-vous digne de nous ; rendez-nous fiers d'avoir un tel fils ; surpassez-nous dans votre piété filiale. »

Il sortit alors de l'appartement, donnant la main à ladi Fitzorton, et lui dit : « Madame, l'honneur de votre famille est assuré : demain, celui à qui elle le devra, aura rempli son devoir. »

« Demain, s'écria Henry, juste ciel ! et il tomba aux pieds de son père. Mais sir Armine ne voulut pas l'entendre, et se retira, disant à ladi Fitzorton avec fermeté : « il n'y a pas un moment à perdre, pour parer aux malheurs qui nous menaçent : si vous voulez les empêcher, sortons à l'instant. »

Alors se tournant du côté de Henry, il lui répéta : « demain, à six heures; je trouverai mon fils préparé. » Et il entraîna ladi Fitzorton.

CHAPITRE II.

TELLE était la crise où se trouvait Henry, qu'il resta quelque tems sans mouvement. Il réfléchit ensuite sur sa situation. Les émotions les plus fortes tyrannisaient son cœur : tantôt son esprit troublé lui peignait le malheur et même la pauvreté de ses parens; tantôt il croyait les voir étendus sur leurs lits de mort, qui lui reprochaient, à leur dernier soupir, d'être la cause de leur infortune; son cœur généreux frémit à l'idée d'un parricide. Il se décidait alors à sacrifier son amour à son devoir; mais l'instant après, son imagination lui rappelant ses vœux à Caroline, et les chagrins qu'il attirerait sur lui, et peut-être aussi sur l'innocente Olivia, son mariage lui semblait plus

indigne que la désobéissance la plus déterminée. « Hélas ! disait-il, chère Caroline, quand même la fortune devrait me persécuter encore dans l'avenir, cette main ne devrait-elle pas t'être réservée jusqu'à mes derniers jours? et s'il ne nous était jamais permis de nous unir, pourrais-je offrir un cœur qui est tout à toi, sans trahir l'honneur, l'amour et la vérité? Puis-je la donner à Olivia adorée de ton frère ? mes parens ont-ils le droit d'exiger que je manque aux lois sacrées de l'amour et de l'amitié ? De tels droits ne sont pas dans la nature. »

Au milieu de ces combats, il se retira dans sa chambre où George le suivit. Voyant son maître très-agité, il l'invita à aller se coucher, et lui dit que le sommeil le remettrait...

« Le sommeil ! s'écria Henry se jetant sur le lit, plût au ciel qu'il fût éternel ! » Le pauvre garçon recula en écoutant cette exclamation. « George, dit Henry, tu m'as toujours paru un

fidèle garçon, je veux mettre cette fidélité à une nouvelle épreuve. »

L'honnête domestique, sans perdre de tems en offre de services, si ce n'était en approuvant tout ce que disait son maître, attendait ses ordres avec empressement. « Mes parens, continua Henry, sont au moment de me rendre le plus infâme et le plus misérable des hommes : mes frères, toute ma famille, et même celle de Clare, sont dans le complot. Je ne compte que sur toi. » George tremblait d'impatience. « Demain, reprit-il, leur artifice va me perdre ; demain ils ont déterminé que je manquerai à ma promesse la plus sacrée, à mes sermens les plus solemnels ; demain donc mon cœur sera déchiré, si je ne me garantis ce soir du coup qui me menace. Henry marchait à grands pas dans la chambre ; et George s'écria : « quoi, demain ! Il y avait sur la cheminée une paire de pistolets. George s'en saisit par un mouvement involontaire, et les tenait dans ses mains trem-

blantes, faisant comprendre, quoique sans parler, qu'il était doublement armé, et n'avait besoin que de l'ordre de son maître, pour le délivrer de celui qui voudrait l'empêcher de se soustraire à tant de maux.

« O ciel! dit Henry, à la vue inattendue des pistolets, une pensée désespérée semblait m'avoir abandonnée.... ciel favorable! je te remercie, brave George, de cette idée. » « Quelle idée, demanda ce dernier en tremblant? « hélas! s'écria Henry, combien il y a de moyens d'échapper à la tyrannie de ses amis et de ses ennemis! Avec le secours d'un de ces instrumens, dit-il, je puis me soustraire aux malheurs d'une vie qui m'est odieuse. » — Mais, reprit George, que deviendrez-vous ensuite? — Est-ce que ce peut être un crime, dit Henry?... — Sans doute, et bien horrible: Dieu nous donne la vie, et lui seul peut nous l'ôter. — Si c'est un crime, répondit Henry, est-il aussi atroce, aussi peu digne de pardon, que celui

qui, pour de l'or, nous oblige à violer les sermens les plus sacrés, faits en la présence de Dieu? Si l'un et l'autre sont des maux, celui-là n'est-il pas le moindre, qui en détruisant un seul homme, prévient la perte de plusieurs? »

Tandis que Henry finissait de parler, George tout tremblant, arracha le pistolet des mains de son maître, et se sauva pour prévenir tout accident. Henry avait eu à peine le tems de réfléchir sur cette action, que George revint sans rapporter les armes; mais comme il vit que son maître avait l'air sombre, il lui dit: j'espère que vous ne me gronderez pas: vous m'avez assuré que demain votre perte était jurée, si l'on ne vous sauvait pas ce soir; le ciel m'envoye à votre secours, et je m'attache à vous jusqu'à ce que vous soyez plus tranquille.

L'air pénétré et humble de George, toucha Henry; il lui tendit la main en signe de reconnaissance, et le supplia de le laisser seul pour écrire une lettre. Ce brave domestique sortit sans insister;

mais toujours livré à ses terribles appréhensions, il resta à la porte pour observer son maître, à la lueur d'une lampe. Henry se mit à écrire, et le rappela bientôt. Voici, lui dit-il, un billet pour le lieutenant Stuart, confiez-le secrètement à Dennison, et obtenez-m'en une prompte réponse. George partit sur-le-champ.

Henry se mit au lit; mais l'image de Caroline abandonnée, l'empêcha de goûter aucun repos. Le jour commençait à paraître. Il se représentait d'avance toute l'horreur d'un mariage que ses parens le forçaient de contracter, malgré toute la tendresse qu'ils avaient pour lui; il s'indignait de voir que les circonstances lui fissent une loi d'immoler le bonheur de sa vie, à des considérations qui lui étaient étrangères; et après avoir flotté de projets en projets, il ne s'arrêta à aucun.

CHAPITRE III.

Tandis que la victime des Fitzortons songeait au sacrifice de ses plus chères affections, les heures passaient bien différemment pour Olivia. Combien de femmes sensibles ont éprouvé un amour vertueux ! cependant malgré le charme de leur esprit, il en est peu qui l'aient exprimé avec l'énergie qui lui est propre. Aussi n'entreprendrons-nous pas d'informer le lecteur des diverses émotions qui remplissaient le cœur d'Olivia. Il nous suffira de dire qu'elles étaient opposées à celles de son cher Henry.

Comme cinq heures sonnaient, elle se leva. C'était au mois d'avril, toute la nature était riante. Olivia souriait, et pleurait tour-à-tour; et le ciel se couvrait de nuages, et brillait par intervalle.

Jenny Atwood devait lui aider à sa toilette; sa reconnaissance, et ses propres chagrins la tenaient éveillée. En entrant chez Olivia, elle la trouva presque habillée.

habillée. Celle-ci lui prit la main, avec bonté, essuyant ses yeux humides de pleurs qui la rendaient encore plus intéressante.

Pendant ce tems-là le malheureux Henry était dans une extrême agitation, tantôt traversant sa chambre à grands pas, et tantôt tombant dans une profonde rêverie, incapable de prendre aucune résolution au moment de contracter un engagement si redouté. Par fois, il était décidé à se dévouer comme victime de la piété filiale, et se préparait pour la cérémonie; mais bientôt il rejetait cette idée, et se déterminait à s'enfuir, suivi seulement de George. Il formait même le projet d'enlever Caroline de force, et de mettre Charles dans le complot, pour enlever Olivia en même-temps: par ce moyen, son imagination dérangée se représentait le bonheur dont il jouirait, ainsi que son ami, possédant chacun l'objet de leur amour. Mais il rejeta encore ce plan, comme impraticable, et comme le comble de la

folie. Au milieu de ces combats, il entendit avec effroi sonner six heures. Cet instant causait à Olivia mille douces émotions, et les vibrations de l'horloge répondaient à son cœur. Ces sons étaient bien différens pour Henry : il lui semblait qu'on sonnait en mort; pour Olivia c'était une musique céleste. Toujours irrésolu, Henry se leva brusquement, remplit une malle, et la vuida, déterminé à la fin à souffrir plutôt une misère éternelle, que de s'avilir au point de consentir à ce fatal mariage. Alors il plaça sur son sein le portrait de Caroline, avec un transport qui tenait du désespoir, ensuite il s'assit avec le calme que nous avons toujours, lorsqu'après une profonde agitation, nos opinions incertaines commencent à se fixer. Mais son imagination reprit bientôt le dessus. Au moment de cette crise, le fidèle George revint de l'abbaye avec précipitation, et presque hors d'haleine; il apprit à Henry que Charles était sorti sans domestique, et avait laissé un billet à sa

sœur, où il lui disait qu'il ne reviendrait que le lendemain fort tard. « Il est parti, s'écria Henry ! Avez-vous vu Dennison? » Oui, monsieur, je ne sais ce que cela veut dire; mais je crains qu'une altercation entre le vieux Stuart, et son fils, ne soit cause de ce départ précipité; car sir Guise est aussi parti. » Avant que Henry pût répondre à cette nouvelle extraordinaire, un homme à cheval, demanda à parler à George qui courut, et revint aussi-tôt, remettant une lettre à son maître. — « Je crois qu'elle est du lieutenant, dit-il. »

A Henry Fitzorton.

« O mon cher ami ! voyant que nous courons tous deux à notre perte, j'ai réfléchi aux moyens d'empêcher un mariage qui serait pour nous la source des plus grands malheurs. Henry, songez-y ! ne causez pas notre mort, et celle de ceux qui nous appartiennent. Olivia doit savoir un jour le secret de votre amour pour ma sœur; son cœur en sera déchiré;

l'honneur, l'amour, et l'humanité vous défendent de rendre à jamais malheureuse la personne que vous aimez, et même celle que vous épousez. Ce sont les préjugés de votre père, et non son cœur, qui vous égarent. Il agit même contre son caractère, et sa religion; il sera beau pour vous de sauver l'un et l'autre. Vous n'avez de ressource qu'une prompte fuite : il peut arriver dans votre absence quelque chose de favorable à votre amour; n'eussiez-vous que retardé votre mariage, ce serait déjà un grand bonheur. Par le secours d'un ami, j'ai trouvé un moyen de faire regarder votre fuite comme une chose nécessaire; mais ces détails prendraient des momens précieux. Regardez-moi donc comme votre ami et votre guide : attendez mes instructions; préparez-vous à obéir à votre père, ayez l'air d'entrer dans ses vues, prenez un ton de gaîté en commençant ce terrible voyage, et près de la forêt d'Adsell, où vous devez passer, comptez sur un libérateur!»

Le trouble de Henry était si grand, en lisant cette lettre, qu'il ordonnait à George de tout préparer, sans savoir ce qu'il disait, et s'habillait avec la plus grande hâte, pour suivre l'avis de son ami. Il était bien peu en état de lier plusieurs idées, et de conjecturer comment pourrait s'effectuer la promesse de sa délivrance. Cependant l'espoir d'empêcher son mariage avec miss Clare, et la possibilité de réserver sa main à Caroline, lui donna une telle gaîté, qu'il fut le premier à saluer Olivia qu'il rencontra dans toute la parure d'un si beau jour. A la vue de celui qui allait être son époux, son teint se colora ; elle parut émue, la modestie était peinte dans tous ses traits, et l'on pouvait dire avec raison qu'elle était un complément de toutes les grâces. Ladi Fitzorton, et les autres personnes s'étaient retirées pour faire avancer la voiture à la porte. Henry, animé par l'espoir que lui avait donné son ami Charles, avait pris tout-à-coup un air si vif et si peu contraint, que sir Armine pensa que ses derniers mots

avaient fait effet. Ladi Fitzorton pleurait; et M. Clare, oubliant son âge, dansait de joie. Il n'y a point d'expression pour peindre la félicité d'Olivia.

CHAPITRE IV.

COMME la voiture partait, M. Partington s'avançait en courant à bride abattue. « Comment donc, scélérats, s'adressant à eux tous, ainsi vous faites ce mariage, sans savoir si j'y donne mon consentement? Mais je ne suis pas fait, ajouta-t-il, toujours du même ton plaisant, pour être remplacé dans ma qualité de général, par un tas de vagabonds comme vous. Mes braves sentinelles m'ont informé de vos opérations, et m'ont donné la relation des mouvemens de l'ennemi, long-tems avant que les lettres officielles du père Fitzorton soient arrivées au quartier-général; mais pour vous montrer que je ne compte pas vous punir pour avoir désobéi à mes ordres, bien loin de vous arrêter dans votre expédi-

tion, je me propose de me mettre à votre tête; donnez à présent vos ordres pour que nous continuions notre marche. Allons, préparez-vous : à droite, à gauche; marchez, tirez. « Et vous, misérables esclaves, se tournant du côté des chevaux, en touchant un d'une main, tandis que de l'autre, il faisait l'exercice avec sa grande canne qui lui servait de mousquet.

La compagnie, accoutumée à sa manière de parler, prit tout en bonne part, et fut charmée de cette heureuse rencontre. Henry aida aux Dames à monter en voiture, avec une vivacité qu'on prenait encore pour l'impatience d'un amant. Ayant salué sa mère et Olivia, il dit au postillon de partir, ajoutant que M. Partington et lui montreraient le chemin.

« A présent que tout va bien, s'écria Partington, notre infanterie et notre cavalerie vont assiéger le château du vieux sir Roland, votre grand père. On aurait dit qu'il était aussi instruit des

motifs du voyage, que s'il en avait ordonné les arrangemens, fixé le jour, ou qu'il dût lui-même épouser Olivia.

Les personnes de ce voyage étaient sir Armine et son épouse; Olivia et M. Clare dans le carrosse de la famille, suivis de Jenny et de George; Partington et Henry à cheval ; et les domestiques qui suivaient. C'est ainsi qu'ils commencèrent leur route, dans la plus belle saison de l'année, et tout semblait d'accord avec leur situation.

Ils se proposaient de s'arrêter la première nuit à Adsell, pour se reposer, et se rendre au prieuré d'assez bonne heure, pour achever ensuite leur voyage.

Le premier jour, il ne leur arriva rien d'extraordinaire. Ils traversèrent la forêt près du village d'Adsell. Au moment où ils descendaient une vallée profonde, Partington s'écria plaisamment : « Prenons-garde de ne pas être dépouillés par quelques-uns de ces voleurs qui infestent, dit-on, cette partie
dè

de la forêt. Pour nous en garantir, continua-t-il, comme la nuit s'approche, et que madame la lune, avec sa figure pâle, tient sa lanterne sourde pour les honnêtes gens de la forêt, et qu'elle les favorise, au lieu de les faire découvrir, allons en avant, afin de sortir promptement de ce maudit désert. »

Henry, plutôt par plaisanterie que par la crainte des voleurs, répondit dans le même sens que son compagnon de voyage. Il n'avait pas fait cent pas, que Partington arrêtant son cheval, et prenant les guides de celui de Henry, s'écria : « malheur à vous, vagabonds, nous sommes dans l'endroit où nous devons être assassinés et dépouillés ! préparez-vous : votre heure est arrivée. » A peine avait-il dit ces mots, que quatre hommes à pied, et masqués, précédés d'un autre à cheval, se précipitèrent sur la route, comme ils sortaient du bois. Ils entourèrent Henry qui avait devancé la voiture, criant de toutes leurs forces : « rendez-vous,

vous êtes parmi vos amis ! » L'homme à cheval vint alors près de Henry, et arrachant son masque s'écria : « voyez un de vos libérateurs ! »

« Charles Stuart ! dit Henry. » « Oui, répondit Partington, mon complot est mûr : vous allez être bientôt délivré, oui, libre de ne pas vous marier malgré vous ! Je ne veux point qu'un scélérat en puisse forcer un autre. Mais il nous faut attendre l'arrivée de la voiture, parce qu'il est nécessaire que votre père voie qu'on vous entraîne.

Vous pouvez feindre de résister un peu, et j'aurai l'air de vous secourir ; mais nous devons finir par nous rendre... et tandis que je paraîtrai m'échapper avec beaucoup de peine, on vous emmenera en lieu de sûreté.... dans ma maison même, où je veux que vous restiez prisonnier. »

Partington conduisait cette attaque avec trop de rapidité, pour qu'on pût lui répondre autrement que par le silence de l'étonnement. Au moment

même, des cris violens attirèrent l'attention générale. « Comment donc, s'écria Partington voyant le carrosse entouré d'hommes armés, voilà plus de coquins que nous n'en attendions ? » Alors il ordonna à Charles et à sa suite de marcher vers les voitures, pour s'informer du motif de ce rassemblement ; mais malgré la promptitude qu'on mit à lui obéir, ces assassins avaient déjà eu le tems d'enfoncer la portière, et de maltraiter indignement sir Armine, et M. Clare, avant qu'ils arrivassent. Le premier reçut un coup si violènt à la tête, qu'il en perdit connaissance. Tandis que Partington lui prodiguait ses soins, Henry et George attaquaient les assassins, et en étendaient deux par terre. Charles se saisit de celui qui avait frappé sir Armine, et le maltraita d'une vigoureuse manière....

Pendant ce tems-là, Henry avait oublié entièrement toute idée de fuite, par l'effroi qu'il éprouvait pour les autres.

Il rassura tellement les dames, qu'il put les laisser seules, pour aider à son père et à M. Clare, grièvement blessés, à monter dans la voiture. Les mauvaises actions se savent, quoique faites dans l'obscurité; et de petits moyens font faire souvent de grandes découvertes. Le petit Fitz qui, tout effrayé, était sorti de la voiture, courut vers la personne que frappait George, et montra plus de marques de sympathie, qu'un étranger n'avait droit d'en attendre. La lune sortit tout-à-coup au travers d'un nuage, et les rayons tombant sur le visage du coupable, le firent reconnaître. Quel fut l'étonnement et la consternation de tout le monde, lorsqu'on vit dans le captif de George, l'infâme David Otley, le domestique favori de M. Clare, qui avait reçu l'ordre de tout préparer à Adsell, et qui était supposé y être déjà pour attendre la famille! l'autre était Valentin Miles. Et pour mettre le comble à l'étonnement, la personne qu'avait frappé Charles, et qui avait excité l'in-

térêt de Fitz, se trouva être sir Guise Stuart ! Ces étranges découvertes se firent si près de la voiture, que ceux qui étaient dedans, s'écrièrent : « comment, sir Guise Stuart ! David Olley ! Valentin Miles ! » Sir Armine ne put les voir, son étourdissement durant encore.

CHAPITRE V.

A cette découverte, la rage, le désespoir, et la honte de l'honnête Charles ne peuvent se décrire. Cédant à son ressentiment qui ne connaissait plus de bornes, il s'adressa à sir Guise, comme un homme hors de lui-même, et lui reprocha avec force tous les crimes dont il se couvrait.

« O! toi, la honte d'une famille qui ne s'est jamais avilie jusqu'à ce moment, pourquoi faut-il que je te doive cette vie que tu m'as rendue insupportable ! Quant à toi, misérables, dit-il se tournant du côté de Miles, toi qui as été son

vil instrument, si je ne te punis pas comme tu le mérites, j'en remets le soin à la justice de mon pays. Je demande, M. Partington, que vous et vos amis m'aidiez à conduire ces criminels dans la ville voisine, où ils resteront en prison, jusqu'au moment où je pourrai en disposer. Partington alors donna l'ordre à ses gens, et plaça les prisonniers au milieu d'eux, comme des déserteurs pris et conduits à une cour martiale. Il se mit à la tête, et pria Charles de faire l'arrière-garde.

Ainsi avorta le projet de vengeance, long-tems nourri dans l'âme de Sir Guise, et de ses agens mercenaires.

L'escorte des prisonniers arriva à Adsell, plutôt que la voiture. Henry ne l'avait pas quittée ; mais l'infatigable George avait couru à bride abattue, et avait amené un chirurgien de village, à l'auberge où il attendait l'arrivée de ses maîtres.

La rue fut bientôt pleine de spectateurs ; car outre l'alarme que George

avait donnée, on est toujours curieux au village, de voir une troupe de bandits : qu'ils soient conduits en prison, ou mis à mort, c'est un jour de fête pour le vulgaire.

Il s'écoula plus d'une heure avant qu'on pût trouver des chambres commodes pour tout le monde ; car on avait compté sur David Otley pour faire tout préparer ; et nous venons de voir qu'il avait été occupé bien différemment. Partington et Charles se chargèrent des prisonniers qu'ils placèrent dans les chambres d'enbas, sans cérémonie, et les fermèrent à la clef. Le fidèle Gorge fit la garde, relevée tour-à-tour par Jérome Atwood, et un domestique de sir Armine.

On trouva un appartement assez commode pour sir Armine, où il pouvait être entouré de toute sa famille, et de ses gens.

Il se mit au lit comme le chirurgien arrivait, et pria qu'on voulût bien le laisser seul avec lui. Ce n'était point

de ces chirurgiens de village, tel que les auteurs se plaisent à nous les représenter, mais un homme habile et sensible. Il saigna le malade immédiatement, et trouva que les contusions étaient moins dangéreuses qu'il ne l'avait cru d'abord ; il ordonna les remèdes convenables, et dit ensuite à la compagnie, que le plus grand service à rendre au malade, était de le laisser reposer, et qu'il serait beaucoup mieux après. Il promit de repasser avant la nuit, et de revenir de bonne heure le lendemain. Il salua, et sortit. Tous les autres, un peu consolés par le rapport du chirurgien, eurent le tems et la force de se demander réciproquement comment ils se trouvaient. M. Clare était presque rétabli, en ayant été quitte pour deux ou trois coups qui ne se trouvèrent pas dangereux.

Olivia et ladi Fitzorton, qui n'avaient souffert que par sympathie pour les autres, et qui avaient vu avec effroi cette attaque si soudaine, semblaient

se remettre à mesure qu'elles s'assuraient que sir Armine et M. Clare étaient hors de danger. On ne put obtenir de Henry qu'il abandonnât le chevet du lit de son père, il pria ladi Fitzorton et Olivia d'aller se reposer, et il veilla toute la nuit.

Le chirurgien de retour, trouva que les symptômes étaient très-favorables; et le reste de la compagnie se sentit assez bien pour prendre quelques rafraîchissemens; et après avoir été doucement dans la chambre de sir Armine, Henry leur fit signe qu'il dormait. Ils se retirèrent, pour suivre cet exemple.

Je n'omettrai point, pour l'honneur de la race de Fitz, qu'il veilla sir Armine aux pieds de Henry. Les diverses bonnes actions de ce petit animal, le rendent digne d'être considéré comme un personnage de quelque conséquence dans cette histoire.

CHAPITRE VI.

AYANT ainsi disposé des différentes personnes dans l'auberge, aussi bien que les circonstances l'ont permis, il me semble qu'il serait à propos de faire une courte relation de ce qui avait donné naissance à tous ces malheureux événemens ; ensuite nous nous acquitterons de ce que nous devons si justement à John.

David Oltey, domestique de M. Clare, avait été gagné par sir Guise, pour de l'argent ; il était chargé par lui de l'avertir de l'heure du départ de son maître. Sir Guise excité de plus, par M.e Deborah, ne songeait qu'aux moyens de porter le désespoir dans la famille des Fitzortons. Il conçut enfin le projet d'attaquer sir Armine, et d'en tirer une vengeance digne de son caractère odieux. Accompagné de Valentin, et d'Otley, il alla attendre son ennemi sur la route d'Adsell, espérant que la nuit favoriserait son crime, et l'empêcherait d'être jamais

reconnu. Nous avons raconté l'issue de cette entreprise.

Nous avons laissé John Fitzorton occupé à faire le portrait d'Olivia Clare : tâche agréable, et pénible !

Il venait de retracer les traits bien imités de celle qui occupait son imagination, et il quittait le pinceau, lorsqu'on annonça le lieutenant Stuart. John se leva, et courut à sa rencontre, les bras ouverts pour le recevoir ; mais voulant ne parler qu'en passant de sa promotion, pour ne point manquer à la convention faite avec Henry et lui, à ce sujet, il s'écria : « Je sais, mon cher Charles, ce qui m'occasionne le plaisir de vous voir, et de vous posséder parmi nous ; mais, comme je vois que l'enthousiasme de notre Henry vous gagne, je dois couper court à cette effusion. Au reste, je crois que tout homme se ferait honneur de vous avoir choisi, et je vous souhaite de tout mon cœur l'avancement que vous méritez. Venez-vous pour rester avec nous tous ensemble ?

« Non, répondit Chårles, j'ai des affaires à terminer chez moi, avant de pouvoir jouir de cette société; mais j'ai pensé que mon premier devoir était de saluer en passant mon capitaine, et colonel. »

« Alors, dit John, vous avez le tems de prendre mes lettres au château; aurez-vous la complaisance de remettre un petit paquet à notre Olivia? »

« Notre Olivia, s'écria Charles en rougissant? ah! cher Fitzorton, vous ne savez pas à quel péril je m'exposerais, eussé-je encore mille vies, pour rendre le plus léger service à cette fille céleste! »

« En vérité, dit John, fixant Charles et cherchant à pénétrer son secret dans ses yeux, en vérité, répéta-t-il! »

On sait qu'il y a des momens qui déconcertent les plans d'une année entière. Dans cet instant-là Charles ne songeait à rien moins qu'à ouvrir son cœur à John; nous ne pouvons pas dire non plus qu'on l'excitait à faire sa confession; ainsi on peut supposer que le

hasard seul apprit à John l'amour de Charles pour Olivia. Les regards fixes de John, augmentaient la rougeur de Charles, et son ami vit confirmer dans ses yeux, la déclaration tacite de sa passion. John, à son tour, parut déconcerté. Les paroles de John firent voir à Charles qu'il s'était trahi lui-même, et il eut l'air encore plus embarrassé; l'autre ne l'était pas moins, et ils se troublaient l'un et l'autre, jusqu'au moment où ils se soulagèrent, en cessant de se regarder. John, qui de tous les hommes, était le plus sensible à la honte, et qui était le plus prompt à se faire des reproches, sortit bientôt de la chambre, et donna à Charles, l'occasion de faire un de ces pénibles monologues qui éclatent pour l'ordinaire, après avoir découvert le secret qu'on voulait cacher.

«Ainsi, dit-il, après avoir gardé soigneusement ce secret dans mon sein déchiré, après m'être déterminé à le garder jusqu'à des tems plus heureux, peut-être pour toujours, je l'ai donc divulgué à

l'homme qui, de toute la famille des Fitzortons, serait le dernier à pardonner ma passion, John dont la noble fierté regardera mon malheureux attachement à Olivia, comme le comble de la folie et de la présomption ! Car ne suis-je pas le fils de son ennemi ? de plus, il doit voir en moi le rival de son frère, de mon plus cher ami. Je ne puis même me justifier en découvrant la situation de Henry, ne sachant pas ce qui se passe au château. Sans doute John s'en est allé mécontent ; et il est possible que je m'alarme mal-à-propos : il peut avoir été surpris de la chaleur de mes expressions, ou bien il n'a peut-être rien découvert encore... » Au milieu de ces réflexions, John rentra. Prenant la main de Charles avec amitié, il lui demanda quand il voulait partir pour l'abbaye. « Aussi-tôt, dit Charles, que j'aurai rendu mes devoirs à mon nouveau colonel, et obtenu un congé ; mais j'avoue que je ne puis pas raisonnablement commencer par là. » « Au contraire, dit John obligeam-

ment, je me promets de vous satisfaire immédiatement. Venez, mon ami, vous savez que la promptitude est l'essentiel dans les affaires. »

John prit Charles sous le bras, et lui montra tant d'empressement, que ce dernier jugea que ses craintes étaient mal fondées, et qu'il n'avait point découvert son secret à l'égard d'Olivia. Ayant été tous deux pour voir le colonel au quartier-général, John lui présenta Charles Stuart, et lui dit : « voici le jeune homme pour qui le colonel Torbes a de l'amitié qui est fondée sur son mérite, et non sur la faveur. Je n'ai pas besoin de vous dire que c'est une acquisition pour le régiment, et que ses qualités et son courage doivent le rendre cher à un homme tel que vous. Le colonel Waren reçut son nouveau lieutenant comme il le méritait. « Mais, continua John, ce jeune homme voudrait devoir d'avance une faveur à son nouveau colonel, même avant d'avoir rien fait pour cela, il désirerait une permission pour se rendre

auprès de sa famille, où il est absolument nécessaire. »

« Je n'ai rien à refuser à un homme recommandé par le capitaine Fitzorton, et le colonel Torbes; revenez le plus promptement qu'il vous sera possible, et croyez qu'il me sera toujours agréable de vous être utile: comptez sur mon attachement. » Après s'être fait leurs adieux, ils se séparèrent; et John présenta le lieutenant aux différens officiers du régiment; ensuite il lui demanda s'il avait l'intention de partir de suite, ou s'il attendrait jusqu'au lendemain. « Je pense que je devrais partir à présent, parce qu'il me faudra revenir dans peu de tems; mais qu'en pensez-vous vous-même ? » John sonna avant de lui laisser finir son discours; il dit au domestique de tout préparer pour le voyage, et d'amener le cheval de Charles; puis se tournant vers celui-ci, il ajouta en souriant: « faites-moi à présent votre commandant, et que je vous donne l'ordre. » Après qu'il eut parlé sur

sur divers sujets, dans l'intention de distraire Charles de celui qui l'affectait le plus, on vint dire que tout était prêt; sur quoi Charles demanda avec plus d'embarras que n'exigeait la question, si les lettres pour Fitzorton, et la commission pour Olivia étaient prêtes. Ce ne fut pas sans hésiter, qu'il prononça ce nom. « Non, répondit John, je réfléchis que j'ai le tems de l'envoyer, et quelques jours de plus ou de moins ne font pas grande différence. » Charles se leva pour prendre congé. « John lui serra la main, en lui faisant ses adieux. « Lieutenant, dit-il, vous méritez qu'on vous estime pour vos bonnes qualités, et qu'on vous plaigne pour votre faiblesse; mais je ne veux pas vous offenser, car je vous aime, et de plus, vous êtes l'ami de mon frère Henry : toutes ces raisons, et d'autres encore, me font souhaiter sincèrement votre bonheur. Je me doute aussi que vous êtes trop sensible aux charmes d'Olivia : hélas ! ne tremblez pas à cette

observation ; si elle n'est pas fondée, vous n'en êtes que plus heureux ; si elle est vraie, ah ! cher ami, il n'est pas étonnant que vous aimiez celle qui est si aimable, cela pourrait m'arriver à moi, à vous et à tout autre homme : ce serait au-dessus de l'humanité de s'en garantir. — Mais prenez-garde, vous avez le cœur trop sensible, pour supporter l'idée de renverser le plan des deux plus vénérables vieillards qui aient honoré le titre de père. Croyez-vous pouvoir être heureux avec une femme prévenue pour un autre, lors même qu'elle vous serait sacrifiée? Vos yeux que vous détournez, et votre visage qui change de couleur, m'apprennent que j'ai dit vrai. Mon cher ami, les hommes les plus courageux ne se sauvent souvent que par une retraite déterminée. Oh ! prenez bien garde, il vaut mieux être le plus malheureux des hommes, seul et loin de leurs regards, que de faire partager notre destinée à celle qui ne peut nous aimer.

Hâtez donc votre voyage, et dussiez-vous quitter le château à regret, revenez ici à votre destination, et tâchez de vous persuader que l'occupation est le seul remède pour les chagrins de la vie. Faites tourner vos ennemis à votre avantage, en cherchant à faire le bien; et de cette manière, vous songerez aux autres, en vous oubliant vous-même. Adieu, faites mes amitiés à toute la famille. » Heureusement pour Charles, John l'empêcha de répliquer, en le menant vers son cheval qu'il monta aussi-tôt, et partit, faisant, en s'en allant, des signes de remercîmens et d'approbation pour tout ce que John lui avait dit: il était déterminé à suivre ses conseils, jusqu'au moment où il verrait Olivia Clare, ou plutôt son portrait que John finissait à son arrivée, et dont il devait être le porteur; mais après les épanchemens de cœur du lieutenant, John ne voulut plus le lui remettre, pour ne pas se rendre complice du malheur qu'il voulait lui évi-

ter ; et quoique John fût trop généreux pour mettre aucun obstacle aux vues de ce jeune homme, par l'apparence de la jalousie, il ne voulait rien faire qui pût exciter sa malheureuse passion. Lorsque Charles fut parti, John s'assit, portant les deux mains sur le visage, et réfléchit en silence ; ce qu'il avait l'habitude de faire, quand il éprouvait des peines. « Infortuné Charles, dit-il, lorsqu'il put articuler quelques mots, notre destinée est cruelle pour tous deux : nous avons été attirés par la beauté jointe aux vertus peu communes ; cependant je ne me plains pas que le ciel ait formé un être si parfait, et suis bien loin d'être bassement jaloux de Henry qui possède les qualités propres à s'en faire aimer. Je me trouve très-malheureux, mais il me semble que j'aime mieux mon frère, ou au moins que j'ai plus d'enthousiasme pour ses vertus, par les raisons mêmes qui font mon désespoir ; car je suis persuadé que ce n'est pas le ca-

price qui a guidé Olivia dans son choix, et que ce ne sont pas les agrémens de la figure, qui l'ont séduite, mais plutôt les aimables qualités de Henry, qui l'ont fait préférer à nous deux. »

John examina ce point sous tous les rapports, sans en venir à rien de satisfaisant; et à la fin de ces réflexions, il tira le portrait de sa poche, et après l'avoir fixé avec plus d'admiration, que Pygmalion n'en montra pour le chef-d'œuvre de son art, il se reprocha sa faiblesse, quoiqu'à l'abri de tous les regards. Baisant alors le portrait avec transport, il se retira dans sa chambre. « Je vois clairement, dit-il, qu'on doit peu s'attendre à voir incorrigibles les mortels volontairement vertueux : tout doit se faire par la force : les fers et la prison sont des moyens de terreur nécessaires. L'épée de Damoclès doit être toujours suspendue sur nos têtes ! je n'ai d'autre supériorité sur Charles, que celle d'extravaguer seul, tandis qu'il est prêt

à se découvrir. » En finissant ces mots, John fit ses derniers adieux au portrait; car il trouva, dans le jour, une occasion de l'envoyer à la belle Olivia, pour prévenir d'autres malheurs, et pour remplir sa promesse. L'emploi qu'en fit cette adorable fille a été tel, que le lecteur l'a vu, et tel que le généreux Fitzorton l'avait prévu.

Un nouvel événement vint bientôt mettre John à la plus rude épreuve, qu'il eût essuyée de la vie. On va lire dans le chapitre suivant les instructions que lui donnait son père.

CHAPITRE VII.

« Mon cher fils, je n'ai pas le tems de raisonner sur les sentimens du cœur de notre cher Henry : qu'il ait eu ses erreurs ou non, vous savez que les jeunes gens font toujours quelques étourderies ; il en a même été ainsi de John, mais cela change avec le tems. Je ne m'arrêterai pas à examiner les faits précis, allégués dans la lettre anonime : qu'elle soit vraie ou fausse, votre conduite est également généreuse, et je vous en remercie. — Notre Henry est dans ce moment tel que je le veux. Il ne peut qu'être heureux avec Olivia, et les plus fortes raisons qui puissent décider un mariage, se joignent ici pour le favoriser. Le lieu, le tems, les circonstances, tout enfin. — Vous devriez peut-être vous trouver d'avance à Adsell Hall, pour que cela n'eût pas l'air arrangé. Cette chère petite fille a plus d'une fois fait entendre qu'elle voulait

avoir l'approbation de son gardien, le Géant, comme elle vous nomme quelquefois.

« Ma main tremblerait, dit-elle, en la donnant à Henry, en présence de John; mais sûrement notre union aurait plus de force, s'il venait y donner son assentiment. Dites-lui aussi que les promesses que je ferai à son frère, au pied de l'autel, ne peuvent être plus sacrées que celles que je lui ai faites, d'être toute ma vie sa chère Olivia. »

Je vous ai répété ses propres paroles, John, et vous pouvez agir en conséquence. Henry m'a confié qu'il vous avait écrit les détails de tout ce qui s'est passé au château, depuis votre départ; mais depuis qu'il est revenu à lui-même, il s'est décidé à ne plus vous les envoyer. — Je l'ai vu livrer sa lettre aux flammes. Si vous pouvez venir nous joindre, ne manquez pas de le faire. Adieu, que le ciel vous rende à jamais heureux, cher et excellent fils! je suis votre tendre père, » ARMINE FITZORTON.

P.S.

« *P. S.* Votre charmant portrait d'Olivia a été reçu avec joie. Il fait honneur au modèle et à l'artiste ; et Olivia prétend que dans cet ouvrage, l'art surpasse la nature ; mais tandisqu'elle fait cette remarque, cette dernière offensée, reprend sa supériorité, et anime ses traits d'un coloris si enchanteur, que John conviendrait lui-même, qu'on ne peut l'embellir. »

On fera attention que cette lettre arriva, lorsque Henry, entièrement subjugué par l'amour paternel, avait promis de remplir les vœux de son père ; et sir Armine saisit ce moment avec empressement, pour faire cette invitation à son fils aîné.

Nous avons déjà dit que les détails que renfermait cette lettre, étaient une dure épreuve pour John. Nous n'en parlerons pas davantage ; nous observerons seulement qu'il répondit ainsi à l'invitation de son père :

« Sir Armine et mes amis ne doivent point attendre John à Adsell, ni à l'au-

tel. Je n'aurai pas le bonheur d'assister à la cérémonie; mais croyez que les pères, les enfants, même les amans, ne font pas des souhaits plus ardens pour leur bonheur inaltérable, que votre cher fils, »

JOHN FITZORTON.

Cette réponse fut adressée à sir Armine, à Adsell Hall; elle arriva après les terribles événemens de la forêt. Sir Armine pria instamment le chirurgien de ne pas informer John de ce qui s'était passé, ni de rien qui y aurait quelque rapport, jusqu'au moment où il le jugerait à propos: « car je prévois, dit le respectable malade, que John apprenant ce nouvel outrage de sir Guise, les conséquences en seraient terribles. » Sir Armine fit jurer à toute la famille de garder le plus profond silence. Peut-être était-ce pour l'avantage de l'agresseur, qu'ils agirent ainsi, car les résultats auraient été funestes pour lui: John en effet n'avait pas besoin de nouveau sujet de

chagrin. Il essaya de s'occuper vivement de ses devoirs, comme militaire ; il employa même les secours de la société : il était souvent avec les officiers de son régiment ; enfin, il cherchait tous les moyens de se distraire.

Mais lorsque le jour marqué pour le mariage de Henry et d'Olivia approcha, son cœur fut tourmenté, et ses résolutions furent ébranlées : il faisait des vœux pour le bonheur des deux époux, jurait qu'il était le plus malheureux des hommes, et voulait pleurer, cette consolation lui était refusée ; alors il se fermait dans sa chambre, afin de s'abandonner à tout l'excès de son désespoir. Il passa ainsi ce jour fatal ; et persuadé qu'Olivia était l'épouse de Henry, il se jeta à genoux, et pria le ciel que leur félicité ne fût jamais troublée.

Il pensa alors au lieutenant, et s'écria : « ah ! cher ami, toi qui partages son sort, si tu as été témoin des événemens d'hier, tu es encore plus à plaindre que

John, dont la consolation est d'avoir été absent. »

Après avoir souffert ainsi deux jours dans le silence, il tâcha de se remettre pour remplir les devoirs de sa place : le plus fort de l'orage était passé, le calme lui succédait. Comme il ne recevait depuis assez long-tems aucune nouvelle d'Adsell ou du château, il attribua ce silence aux fêtes qui avaient eu lieu, et craignait plutôt l'arrivée de la poste, qu'il ne la désirait.

CHAPITRE VIII.

Le malheureux Charles, à la réception de la lettre qui lui annonçait le jour de la cérémonie, tomba dans un état qui tenait de la folie ; il formait mille plans pour empêcher ce mariage. Il les approuvait, et y renonçait presqu'au même instant : à la vérité, la plupart ne pouvaient venir que d'un cerveau dérangé, et d'un homme abattu par le dernier degré de l'amour et du désespoir.

Cependant il était décidé à ne pas laisser achever la cérémonie du mariage : il voulait immoler les deux amans, à l'autel, et se sacrifier lui-même après. Mais pour éviter cette terrible catastrophe, il s'arrêta à un projet qui lui paraissait propre à remplir ses vues, il eut l'idée d'employrer Partington. La fermeté de son caractère, son inclination à faire, pour ses amis, des choses auxquelles d'autres ne songeraient pas pour eux-mêmes, son extrême persévérance en tout ce qu'il entreprenait, et au milieu de toutes ses singularités, sa probité incorruptible, toutes ces idées se présentaient en foule dans son imagination, et l'agitaient tellement, que sans savoir précisément le bien qui pourrait en résulter, il se décida à aller le voir. Il prit un air assez tranquille pour tromper même la pénétrante Caroline, qui alors déguisait mal ses propres chagrins.

Charles donna à entendre qu'il allait faire une visite chez un ami, à quelques milles de distance, pour essayer si le

changement de lieu ne pourrait pas lui rendre la tranquillité. La maison où demeurait alors Partington, était à la distance d'un jour de chemin de l'abbaye. Cependant Charles allant très-vite, arriva chez Partington comme il se mettait à table pour dîner. La compagnie était composée de toute la famille des Atwood, si ce n'est Jenny qui demeurait auprès d'Olivia.

A la vue d'un étranger, ils se levèrent tous; sur quoi Partington, les appelant de ses noms injurieux, insista pour qu'ils se remissent à leur place, et poussa le lieutenant sur une chaise, lui ordonnant en même-tems de partager un repas de famille, et d'agir comme s'il était le fils d'un de ses amis. « Mais, ajouta-t-il, je sais faire la distinction d'un mauvais sujet, comme Charles Stuart, d'avec son respectable père sir Guise. » Partington en parlant de cette étrange manière, servait Charles, et lui donnait ce qu'il y avait de meilleur sur la table.

Au nom de Stuart, le jeune Atwood

changea de couleur : il pouvait à peine contenir l'indignation qui le tourmentait ; il voulait répéter le nom du baronnet ; mais il expira sur ses lèvres.

« Je veux que vous soyez amis, s'écria Partington remarquant l'émotion du jeune homme : le lieutenant ici présent, est aussi mauvais sujet que vous. Il a, comme moi, le plus profond respect pour son illustre père; mais je vous croirais un moins grand vaurien que je ne désire, si vous ne saviez pas, comme moi, faire de distinctions. » Disant cela, il mettait la main de Charles dans celle d'Atwood qui, dans une autre occasion, aurait reculé d'effroi de se trouver si près du fils de l'homme qui avait déshonoré sa famille. Mais Partington s'écria : « je vous répète, jeune homme, que c'est un aussi grand vaurien qu'aucun que je connaisse; par conséquent vous devez être amis. »

Charles cependant se laissa servir, sans toucher à un seul morceau ; et lorsqu'on fut sorti de table, Partington lui

voyant l'air triste, le conduisit, ou plutôt l'entraîna dans un autre appartement où Charles lui saisissant vivement la main, s'écria : « le mariage d'Olivia et de Henry va se faire dans les vingt-quatre heures. Il ne l'aime pas, il va être sacrifié. J'adore Olivia. Notre sort est décidé. L'effet en sera funeste : on ne peut faire entendre raison à sir Armine. O M. Partington, il faut un stratagème, il faut un miracle pour nous sauver tous. Si cet hymen s'accomplit, les suites en seront terribles. Pardonnez l'extravagance, l'incohérence de mes paroles; ce voyage, le dernier effort d'un homme au désespoir ! adieu. Il se prépare quelque chose d'affreux : car, lors même qu'il s'agirait de dix mille vies, Olivia Clare ne donnera pas sa main à Henry Fitzorton.

« Dans quel tems doit se faire ce mariage, dit Partington ? » — « Demain commence le fatal voyage, et le jour suivant mon sort est décidé. Adieu ! » — « Arrêtez, mauvaise tête, dit Partington en

le retenant; retournons auprès de la compagnie; ne me parlez pas davantage. » Alors il poussa Charles dans la salle à manger, et avant que la porte fût entièrement ouverte, il dit: » écoutez, paresseux, nous avons un grand ouvrage à exécuter. Jeune homme, dit-il s'adressant à Atwood, le fils chéri de votre bienfaiteur, le jeune Fitzorton, et la protectrice de votre sœur, demandent votre secours; et de plus, il nous faut sauver du désespoir le fils de votre ennemi, le fils même de sir Guise Stuart. » Atwood donna sa main à Charles. « Allons, dit Partington, vous êtes d'aussi mauvais sujets que je le pensais, remmenez votre père et votre mère chez eux: ces vieux drôles-là seraient des meubles inutiles dans cette expédition, et si aucun de nous ne revient vivant, (car nos projets sont terribles;) prenez soin de vous aussi bien que vous pourrez. Quant à vous, Charles, montez à cheval; mais non, écrivez d'abord quelques mots à Henry, recommandez-lui de paraître

de bonne humeur, de sourire, de... enfin je vous donnerai d'autres instructions pour ce coquin de Henry, aussi-tôt que j'aurai fait mes petits préliminaires avec mon vieux scélérat d'intendant. »

Il le fit appeler, et lui dit de préparer un gros bâton, et des déguisemens, pour tous ceux qui devaient jouer un rôle dans cette entreprise.

« Allons, des déguisemens, des armes offensives et défensives, vieux coquin. » Ce furent là tous les ordres que reçut l'intendant, auxquels il obéit en moins d'une heure. Il apporta des habillemens qui auraient pu équiper une bande de voleurs, du tems de Robin Hood. Le jeune Atwood revint bientôt de la ferme, suivi de deux laboureurs auxquels il dit qu'on pouvait se fier. On prépara tout pour le départ, on envoya la lettre à Henry, et pendant la route, Partington expliqua son projet. Tous l'approuvèrent; Atwood sur-tout, qui était d'un caractère ardent, s'y porta avec grand intérêt. « Olivia, dit Partington,

est une fille abominable, et nous devons la séparer de l'homme qu'elle aime, parce qu'il n'a point d'amour pour elle. Cependant, Charles, faites attention que je peux empêcher un mariage, mais je ne veux pas en faire un autre : ainsi, vous pourrez agir ensuite comme il vous plaira. Quoique je vous avoue que je favoriserais de bon cœur, tout projet qui tendrait à éloigner cette laide et friponne de Caroline d'auprès d'un homme brave, noble, et généreux, comme votre père : ainsi, lorsque nous aurons rompu le mariage de Henry avec Olivia, je serai prêt à favoriser celui de Henry avec votre sœur, pourvu que la jeune fille y consente. Quant à Olivia, tâchez d'avoir seulement le consentement de la petite, et vous aurez le mien. Après cela n'ayez rien à redouter de l'opposition des parens. La jolie friponne vous en sera plus chère, après vous avoir causé tant de peine. Qnant à moi, je crois que la seule chose qui puisse raisonnablement empêcher un homme d'épouser

celle qu'il aime, est l'idée de savoir qu'elle a de l'amour pour un autre. Hâtons-nous donc de donner la liberté à ce chevalier malade d'amour. »

Ce fut ainsi qu'ils passèrent le tems durant le voyage, jusqu'à la forêt d'Adsell. Ce qui leur arriva depuis a été décrit. On a parlé des premières attaques, et même de la catastrophe. Nous allons en revenir à sir Armine, et à sa famille.

CHAPITRE IX.

Sir Armine avait passé la nuit plus tranquillement que les fatigues de la soirée ne l'avaient fait espérer; il avait même sommeillé jusqu'au jour. Comme il se réveillait, il apperçut Henry à côté de son lit; il lui dit d'un ton affectionné : « je me sens beaucoup mieux, je crois que nous pourrons continuer notre voyage, à midi; dans cet intervalle, je vous prie, cher fils, d'aller

vous reposer, je tâcherai de dormir encore. »

Dans ce moment-là, le petit Fitz se réveilla, et sauta sur le lit, caressant sir Armine d'une manière expressive et éloquente, faisant des avances timides; et tout tremblant, il paraissait entre la crainte et l'espérance. — Il semblait dire : « j'appartiens à un ennemi. »

Aussi-tôt que cet homme vénérable apperçut le pauvre petit chien, il lui cria, en lui passant la main sur la tête: « je n'ai point de querelle avec toi, et je te remercie de ces témoignages d'attachement. » Le petit Fitz semblait comprendre ces paroles, recommençait ses caresses, et retourna sur les genoux de Henry, où il avait passé la nuit. Cependant tel était l'amour que Henry avait pour son père, et tel était son ressentiment pour l'outrage que cet homme respectable avait reçu, qu'il n'avait fait aucune attention au chien de sa chère Caroline, jusqu'à ce moment où son père commençait à se rétablir, et que son

cœur avait moins à craindre pour une vie qui lui était plus précieuse que la sienne.

Alors il carèssa le petit Fitz avec une tendresse qui exprimait combien lui était cher, tout ce qui appartenait à l'objet de sa passion.

Le chirurgien vint pour examiner les blessures de sir Armine. Ladi Fitzorton, Olivia, M. Clare, enfin tous, vinrent l'accabler de questions sur la santé de sir Armine. Quels furent leur étonnement et leur transport d'entendre dire à cet habile disciple d'Esculape ! « le malade fera très-bien de déjeuner dans son lit ; et si le beau tems continue, il pourra se mettre en route, et aller dîner à l'endroit de votre destination. »

La joie générale éclata en écoutant ces mots : ladi Fitzorton et Olivia embrassaient le chirurgien ; le bon M. Clare lui prit la main, et la secoua avec affection ; Henry vuida sa bourse dans la main du chirurgien, et sauta avec toute la démonstration de la joie : elle lui fai-

sait oublier absolument que la guérison de sir Armine lui ôtait tout espoir de différer son mariage, et par-là allait le livrer à de nouveaux tourmens; Jenny versait des larmes en regardant son frère.. mais l'honnête George avait toujours, comme Dennison, l'art d'être extrêmement heureux et utile en même-tems, et avec la promptitude de l'éclair, il avait couru aussi-tôt, pour faire tout préparer, si l'on voulait partir.

Tandis que les choses se passaient ainsi dans l'appartement d'en haut, Partington et sa troupe n'étaient pas oisifs dans l'étable où l'indigne sir Guise et ses associés étaient encore, sous la garde du jeune Atwood.

CHAPITRE X.

Le bruit courut dans le village, que les prisonniers n'étaient pas des voleurs ordinaires, mais des assassins qui avaient fait un complot contre la vie des Fitzortons, et des Clares, pour satisfaire leur vengeance.

Cette nouvelle ne fut pas plutôt répendue à Adsell, que tous les habitans se mirent sous les armes. Ce village dépendait des terres qu'Olivia avait eues de l'héritage de son grand-père. Près de là était une maison à sir Guise, ou plutôt à M.e Deborah, de sorte que l'un et l'autre étaient bien connus. La cour contiguë à la grange où étaient enfermés les prisonniers, se trouva bientôt remplie de personnes des deux sexes, qui auraient forcé la garde que faisait Atwood, pour frapper le baronnet et ses satellites, si Partington ne les avait dispersées et calmées, en les assurant qu'on ferait bientôt justice de ces coquins, et qu'ils

qu'ils seraient punis comme ils le méritaient.

Dans cette espérance, ils se retirèrent chez eux, et ce ne fut qu'à trois heures du matin, que l'on parut tranquille dans l'auberge et ses environs. Mais au moment où Atwood traversait l'extérieur de la grange, pour retourner à son poste, dans l'intérieur, (c'était une heure favorable à la superstition,) il entendit les pas de quelqu'un qui marchait très-doucement, et des voix semblaient s'approcher de la grange; il découvrit, à la lueur d'une lanterne que portait une des personnes, que c'était un homme et une femme qui se donnaient le bras, et parlaient avec action.

Le jeune Atwood ne douta pas qu'il n'y eût quelque trahison là-dessous: car dans les premiers mots qui frappèrent son oreille, il était question de la délivrance de sir Guise. Il se retira à quelques pas, pour n'être pas découvert, et entendre plus à son aise. Les deux personnes s'avançaient, et voyant la porte

à moitié ouverte, entrèrent avec précaution ; et après avoir fait quelques pas très-doucement, l'homme dit : » tout est bien tranquille ; le garde et le prisonnier dorment profondément. — Ainsi vous voyez que j'ai rempli ma promesse. — Vous désiriez seulement de voir l'auteur de tous vos maux, et l'avertir qu'il doit renoncer à cette vie criminelle avant qu'il soit plus tard ; j'y ai consenti, parce que c'est le devoir d'un honnête homme. Quant à sir Guise, je souhaite qu'il ait le tems de se répentir, et voudrais, pour le bien de l'humanité, qu'il fût puni ; mais comme c'est sûrement la dernière fois que nous le verrons, prenez mon bras, et suivez-moi au bruit que fait la paille : je pense que nous sommes près des prisonniers. » Disant cela, les deux personnes s'avancèrent, et élevèrent leur lanterne. La lueur leur fit appercevoir celui qu'ils cherchaient, sir Guise, dans un état abject, les mains liées, ainsi que ses associés.

Le jeune Atwood se retirait à mesure

qu'ils avançaient, curieux de savoir le vrai motif et le but de leur entreprise. L'un d'eux éleva la lanterne devant la figure de sir Guise, dont l'horrible pâleur, et d'autres signes de crime, frappèrent la personne qui n'avait encore rien dit. Elle s'écria d'un ton de compassion : Hélas ! malheureux, aurais-je jamais cru que votre conduite vous eût mis dans une telle situation, et que la femme que vous avez outragée, vivrait pour en être témoin ! » Se tournant alors vers son conducteur, elle dit : « Il m'est insupportable de le voir, dans cet état affreux, lié comme un criminel, et pour ainsi dire, dans un cachot ! » alors tombant aux genoux de celui qui l'accompagnait, elle ajouta : « oh ! si vous avez un peu de compassion ; si votre cœur a une étincelle de l'amour que vous dites sentir pour moi, souffrez que je délie ces indignes cordes, et aidez-moi ; je ne demande rien de plus. » « Délier ces cordes ! répondit l'autre, non jamais, dussé-je ne plus vous revoir ; quoique chère à mon

cœur, et nécessaire à mon bonheur, je ne vous aiderai jamais à rendre la liberté à ce monstre. Si j'avais pu penser que miss Jenny dût me faire une telle prière, rien au monde n'aurait pu décider George à la conduire ici. Et que dirait votre frère, s'il avait à présent les yeux sur nous ? combien il serait en colère ! »

Aux noms de Jenny et de George, Atwood se précipita sur eux, et s'écria d'une voix terrible, sans être encore vu : « O malheureuse, vous voulez remettre en liberté, le misérable qui vous a déshonorée, qui a manqué de faire mourir de chagrin votre père et votre mère, qui a voulu assassiner votre bienfaiteur, et que les crimes rendent digne du dernier supplice ? Quant à George, ajouta-t-il, je ne suis point en colère contre lui : vous aimez ma sœur, dit-il, et j'en suis fâché pour vous. Je sais que vous seriez mort, plutôt que de laisser échapper votre prisonnier : vous êtes venu ici par complaisance : sans doute,

elle vous a dit qu'elle ne voulait que lui faire des reproches. En vérité, Jenny, vous êtes folle d'aimer mieux le scélérat dont vous avez reçu un si cruel outrage, que l'homme qui est prêt à vous sacrifier sa vie. »

La pauvre Jenny accablée de se trouver au même instant, en présence de son frère, de son amant, et de son séducteur, pouvait à peine se soutenir. « Plût au ciel que je fusse morte! dit-elle : vous me faites tort, mon frère; je ne voulais pas rendre George coupable d'ingratitude envers son maître, en donnant la liberté à sir Guise, je désirais seulement qu'il ne fût pas attaché de cette manière. » Ici ses larmes l'empêchèrent de parler, et elle pleura amèrement.

Ses cris réveillèrent Partington. Aussitôt qu'il eut appris de la bouche de George, le sujet des pleurs de Jenny, il lui donna les noms accoutumés, lui prit la main avec bonté, et dit à George, et à Jérome Atwood de la reconduire à la maison, leur recommandant de ne rien

dire de cette aventure aux Fitzortons, et les priant de ne plus gronder la jolie petite friponne.« Gronder! répliqua George, je ne souffrirai pas qu'elle le soit de son frère, sans lui faire sauter la cervelle. » « L'idée de faire sauter la cervelle, est très-bonne, elle est peut-être excusable dans ce cas, s'écria Partington; mais nous perdons du tems. Allons, embrassez-la tous deux; faites ce que je vous ordonne.

Jenny se retira confuse, mais plus tranquille, et ne put se défendre, par un sentiment de pitié, de regarder derrière elle.

CHAPITRE XI.

On apporta un billet à l'adresse de Partington, qui contenait ces mots :

« Mon pauvre père dort d'un profond sommeil. Dites au malheureux Charles de venir dans la chambre préparée pour lui. Je ne puis quitter mon poste ; mais j'espère vous donner de bonnes nouvelles, demain matin.

Votre affectionné Henry. »

Partington remit ce billet à George, et lui dit de n'en pas parler à sir Guise. George en fit part à Jérôme, et tous deux furent très-contens des bonnes nouvelles de la santé de sir Armine.

Partington qui n'avait rien pris depuis long-tems, fit demander quelque chose à manger, et une bouteille de vin. Il invita Jérome et George à partager ce repas impromptu. Il n'avait pas encore achevé, qu'on vint lui remettre une autre lettre conçue en ces termes :

A Bazile Partington.

«Pardonnez-moi de vous avoir trompé : au lieu de me retirer dans ma chambre, comme je vous l'avais dit, j'ai fui le spectacle le plus horrible de l'humanité ; la présence d'un père qui fait maudire à son fils le jour de sa naissance, et qui voudrait mourir pour effacer sa honte! mais comment échapperai-je à moi-même ? hélas ! et ma pauvre sœur, comment la garantirai-je des maux qui

nous poursuivent ? Si Henry peut entendre encore prononcer mon nom, dites-lui que je serai le plus malheureux des hommes, tant que j'ignorerai l'état de son père. J'ai d'autres chagrins qui me pèsent sur le cœur, mais je ne puis le soulager. Quant à l'inhumain ou perfide, je l'abandonne à sa conscience. Cependant, hélas ! il est mon père ! ne pourra-t-il pas se sauver ? Pardonnez et plaignez,

Le malheureux CHARLES STUART. »

N. B. Je resterai ici, pour attendre votre réponse, ensuite je rejoindrai le régiment. »

A mesure qu'il lisait cette lettre, la pitié et l'indignation se peignaient tour-à-tour dans ses traits; ses yeux se remplirent de larmes, et il sortit pour aller rejoindre les Fitzortons : il ne pouvait plus soutenir la vue du lâche sir Guise qui avait causé tant de chagrins dans cette respectable famille.

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Le bon Partington, à sa grande satisfaction, trouva la famille des Fitzortons, qui se réjouissait de la prompte guérison de sir Armine. Olivia préparait pour lui la dernière tasse de thé, et allait l'envoyer par un domestique, lorsque cet homme original l'arracha de ses mains, disant qu'elle était une petite infâme de supposer qu'un autre que lui la porterait à sir Armine.

« Ce serait une peine inutile, dit ladi Fitzorton, sir Armine se sent assez de force pour venir finir son déjeuner ici : je crois l'entendre. » La porte s'ouvrit, et l'on vit le vénérable Fitzorton marcher d'un pas assuré, et s'appuyant à peine sur ses deux soutiens, Henry et M. Clare.

« Là, dit ce bon vieillard en éloignant les bras de ceux qui le soutenaient, votre ami revient encore à la vie. » Alors leur prenant à chacun la main, il les

remercia de leurs tendres soins, les assura qu'il souffrait peu, si ce n'était de la tête où il avait reçu un terrible coup, probablement de la main de sir Guise.

« Sans doute, s'écria Partington, vos obligations à l'égard de ce digne et honnête homme, sont si grandes, que rien ne pourra vous empêcher de le mettre entre les mains de la justice ? »

Tandis que Partington disait ces mots, la pauvre Jenny se trouvait dans la chambre, derrière la chaise d'Olivia; elle fut prête à tomber en défaillance. Henry n'était pas plus à son aise; cependant ils se remirent bientôt. Sir Armine tira un papier de sa poche : à cette vue, Olivia devint extrêmement rouge. Il s'adressa ainsi à ses amis : — « je veux vous lire un écrit qui, je dois l'avouer, m'a absolument décidé au parti qu'on doit prendre avec les prisonniers; je n'ai pas besoin de vous apprendre que ce billet est de cette chère fille dont vous voyez la rougeur, et il a été, je

crois placé sous le chevet de mon lit, par ladi Fitzorton. »

« Et que veut donc cette petite méchante à présent, demanda Partington ? »

« Vous allez l'entendre, répliqua sir Armine. Remettant alors le papier dans les mains de ladi Fitzorton, il la pria de lire haut, tandisqu'Olivia se plaçait entre Henry] et M. Clare. »

A sir Armine Fitzorton.

« Si je ne savais pas l'heureuse nouvelle de votre guérison, et si mon cher Henry ne nous avait pas promis que nous vous verrions bientôt, je n'aurais eu ni la force, ni la volonté de vous entretenir du sujet que renferme cet écrit : car il est en faveur de votre plus grand ennemi ! Non qu'il mérite le moindre intérêt, vous le croirez facilement, mais la honte d'un supplice public rejaillirait sur des personnes innocentes et estimables. »

« Voilà une petite fille bien méchante

à votre égard, dit Partington se frottant les yeux avec le dos de la main. »
— Ladi Fitzorton continua :

« S'il arrivait quelque chose de funeste à l'être inhumain, pour lequel je plaide à présent, ces autres personnes ne pourraient supporter ce coup, et nos cœurs en seraient déchirés! »

« Fille céleste s'écria, M. Clare la pressant contre son sein ! » Ladi Fitzorton poursuivit :

« Je connais trop les sentimens de votre cœur généreux, pour ne pas croire que votre ressentiment contre l'auteur de vos maux, se bornera seulement au coupable, et ne s'étendra pas jusqu'à l'innocent, parce qu'il se trouve être de sa famille. »

« Ma chère Olivia, dit ladi Fitzorton, en lui prenant la main ! « c'est ma chère fille, s'écria M. Clare fièrement! Je remercie le ciel de me l'avoir donnée ! »

« Continuez la lettre, dit sir Armine cherchant à déguiser son émotion. »

« D'après cela, j'ose parler en faveur de sir Guise, puisque c'est sur ses enfans, l'aimable Caroline, et son excellent frère, que retomberait la honte de son supplice. Si vous cherchiez à tirer vengeance de cet homme odieux, je tremble des effets qu'elle produirait sur leur esprit. »

« Juste ciel ! s'écria Henry, est-il possible ! »

« Ah ! permettez-moi, cher sir Armine, de me mettre à leur place, lorsque je plaide leur cause ; je sens que je ne pourrais survivre à l'infamie de celui qui m'aurait donné le jour ! »

« Mon enfant, tu n'auras jamais rien de semblable à craindre, dit M. Clare : non, non, jamais ! »

« Le sensible Henry, le meilleur des hommes, pleurerait sur le sort de ses amis infortunés ; il partagerait mon chagrin, en voyant les pleurs de l'aimable Caroline ! — Je ne pourrais supporter tant de maux...!

« Ce n'est qu'un être au-dessus de

l'humanité, qui peut parler ainsi, s'écria Henry exalté! »

« Comme je ne suis rien de plus qu'un homme, dit Partington, je n'écouterai pas davantage les sottises de cette petite impertinente, à moins qu'on ne lise sans s'interrompre... »

« Et comme Sir Armine lui-même, dont le cœur est le siège de toutes les vertus, verrait avec douleur cet homme odieux passer ses jours en prison, après l'ignominie d'un jugement public... »

Jenny frissonna à cette seule idée, et fut prête à s'évanouir.

« Au diable! dit Partington, avez-vous bientôt fait? »

« Continuez dit sir Armine; grâce au ciel, nous arrivons à la fin. »

« Au nom de son malheureux fils, l'ami de cœur de votre Henry, de sa charmante fille à qui je m'intéresse, comme à une sœur, au nom de la respectable ladi Fitzorton, et de mon père dont le cœur sensible approuve ma demande, je vous supplie donc de rendre la li-

berté à sir Guise, malgré tous ses crimes, et que sa fille puisse les ignorer. O mon second père, quel bonheur ! si Henry et son ami devaient cette clémence à la prière de votre respectueuse et à jamais reconnaissante,

OLIVIA CLARE. »

Nous avons oublié de dire qu'au moment où ladi Fitzorton commençait à lire, Olivia avait voulu sortir de la chambre, et était près de la porte, lorsque Partington la retint, et dit : « arrêtez, méchante, arrêtez ; je sais que vous avez fait une mauvaise action ; mais il n'y a pas moyen d'échapper : je suis excellent pour attraper un voleur, et pour le garder aussi : témoin sir Guise, Valentin Miles, etc. »

Pendant toute cette lecture, Henry avait marqué la plus grande émotion. La générosité, la bonté, la pitié, et toutes les autres vertus qui éclataient dans la conduite d'Olivia, le frappèrent.

et touchèrent son cœur toujours disposé à recevoir de telles impressions. A la fin se jetant à ses genoux, il s'écria : « apprenez-moi comment je dois mériter tant de vertus ! »

Olivia qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas encore levé la tête qu'elle reposait tour-à-tour sur le bras de son père, ou sur celui de Henry, jeta alors ses regards sur ce dernier, dont la voix pour elle avait un charme si puissant. Elle lui donna sa main, et avoua qu'elle voyait avec plaisir sa prière bien reçue ; mais elle trouva qu'on mettait trop de prix à des sentimens ordinaires. « Au reste, ajouta-t-elle, si j'y ai quelque mérite, je le dois à l'exemple que j'ai sans cesse sous les yeux. »

« Je juge que le baronnet ne sera pas pendu cette fois, dit Partington. » « Non, répondit sir Armine, je me sens si bien, et je suis si content, que je suivrai l'avis d'Olivia. »

« Puisqu'il est ainsi, repartit Partington, je dois avouer que j'ai une lettre à

lire, qui semble donner de la force à ce conseil ; et comme je vois clairement que ma voix, pour qu'il soit pendu, sera comptée pour rien, puisqu'un tas de vauriens sont résolus de le sauver, tenez, Henry, dit-il, lisez-nous le contenu de cette lettre : » c'était celle de Charles, qu'on a lue plus haut.

Ce ne fut pas sans hésiter que Henry put achever cette lettre : ils furent tous pénétrés en l'écoutant.

Dans cette dernière, il y avait des mots qui perçaient le cœur de Henry. La malheureuse situation de Caroline étonnée peut-être de l'absence de son père, la bonté extrême d'Olivia, les procédés généreux de sir Armine, et l'état affreux de son ami Charles, excitaient dans son âme des sentimens si contraires, et qui se combattaient avec tant de force, que son horrible situation serait difficile à décrire.

« Vous devriez répondre à la lettre de votre ami, dit sir Armine à Henry : Partington y ajouterait les mots de vagabonds

et de scélérats. — Il vaut mieux que ce soit vous. — Vous assurerez votre ami de mon estime, et lui direz qu'au moment où vous écrivez, son père va être remis en liberté. Faites que cet événement soit ignoré de...

Jenny sortit aussi-tôt de la chambre.

Sir Armine voyant l'agitation de son fils, hésitait de prononcer le nom de Caroline : il ajouta d'un ton bas, et qui ne fut entendu que de Henry : « Vous savez, mon fils, qui je veux dire. »

Ladi Fitzorton et sir Armine se retirèrent.

Partington alors seul avec Henry, s'écria : « eh bien ! vagabond, que faut-il faire à présent ? Notre plan a été renversé, comme vous voyez, et nous n'avons pas le tems d'en former un autre. Vous ne pouvez fuir cette fois ; je crains que vous ne soyez obligé de faire ce mariage. Cependant quel est celui qu'on aurait besoin de forcer pour posséder une jolie friponne, comme Olivia ? Que prétendez-vous faire ? »

« Plût au ciel que je fusse mort, s'écria Henry, ou que je n'eusse jamais connu!...— Cher Partington, faites-moi le plaisir de me laisser seul un moment, je tâcherai de faire ce que je dois. Après cet accident, il doit y avoir quelques délais, au moins un jour; et si je gagne un autre jour, j'aurai le tems de penser et de me décider. »

Partington qui, au milieu de toutes ces singularités, n'était jamais incommode, et qui ne savait en effet quel conseil donner à Henry, sortit en disant d'un ton chagrin : « tout ce que je sais de certain, c'est que vous êtes le plus profond scélérat que j'aie jamais vu; je souhaite de tout mon cœur de vous voir content, sans que d'autres aussi mauvais sujets que vous, deviennent malheureux. »

CHAPITRE XIII.

LA lettre de Henry à Charles, contenait tous les sentimens généreux que son père lui avait dictés, ainsi que toutes les expressions affectueuses de l'amitié la plus tendre; mais il y en avait qui montraient un esprit troublé, et presque dérangé : il disait à son ami qu'il n'avait devant lui que des rocs et des précipices; que tous les sentimens de la reconnaissance, du devoir, de l'honneur, et de l'amitié, se combattaient dans son sein; que dans tout ce qu'il faisait, ces sentimens étaient en opposition entre eux; qu'ils ne lui laissaient pas un moment de repos, et ne s'accordaient que dans un point; c'était en conspirant contre son bonheur : car l'espérance qui apporte des consolations aux malheurs des autres hommes, ne se montrait à lui un instant, que pour le replonger dans un abîme de maux incalculables.

« Ah ! cher ami, disait-il, la haine

qui par nos soins unis à la bonté de sir Armine, était presque éteinte, va se rallumer avec plus de force !»

Il implorait le secours, et l'avis de Charles, sans avoir la moindre espérance d'en faire usage. Son style était obscur; ses phrases n'avaient aucune cohérence entr'elles; et enfin il s'apperçut que *l'enthousiasme menaçait de précipiter la raison de son trône.* Il recourut alors au dernier refuge de l'homme, au désespoir, et raisonna avec tant de subtilité sur la liberté d'attenter à ses jours, qu'il s'était presque décidé à regarder le suicide comme le seul moyen qu'il pût mettre à exécution. « De cette manière seule, dit-il, Olivia peut échapper à l'homme dont le cœur lui est à jamais aliéné; ce n'est que par ce moyen que mon ami évitera le malheur de se voir arracher l'objet de son amour; ce n'est que par-là aussi, disait-il, que je serai dégagé de mon serment, et fidèle aux vœux de mon cœur : je mourrai sans reproches. »

Après s'être abandonné à son exaltation, il fut d'un extrême à l'autre: ses devoirs envers son père, son admiration pour les vertus d'Olivia, et la tendre pitié qu'il ressentait de ne pouvoir répondre à son amour, lui persuadaient qu'il ne pouvait vivre assez long-tems, pour les recompenser de tout ce qu'il leur devait. Il terminait sa lettre, en disant que son âme était dans l'état du globe de la terre, dont tous les atomes étaient discordans, mais qu'il ne souffrirait pas que ses passions, et son imagination déréglées pussent éteindre plus d'un moment ces étincelles célestes, que ses principes avaient fait naître, et que son éducation avait nourries dans son âme. Il finissait en priant que la puissance qui a tiré ce monde, et peut-être dix mille autres du néant, daignât sortir son esprit troublé du chaos où il était plongé...»

Le malheureux auteur de toutes ces extravagances cacheta sa lettre, et la fit partir. Il se rendit dans la grange où était rassemblée toute la compagnie:

c'était au moment où sir Armine allait rendre la liberté à sir Guise.

Leur maintien fournissait un contraste frappant pour un observateur : c'était la noble fierté d'un homme outragé et innocent, donnant la liberté à un ennemi bas et perfide, accablé par les reproches de sa conscience.

Sir Armine fit signe à sir Guise, qu'il pouvait retourner à l'abbaye ; mais il ne lui parla que lorsqu'il fut arrivé près de la maison. Alors, d'une voix qui pénétrait le cœur des écoutans, il dit : — « Homme implacable, attribue ta liberté, non méritée, à tes enfans et aux miens. »

Sir Armine revint dans sa maison avec sa famille, dédaignant de jeter ses regards sur les vils agens de sir Guise ; mais il avait à peine mis le pied sur le seuil de la porte, qu'on vit accourir Jenny et George, d'un autre côté. Ils venaient dire que des paysans armés arrivaient pour venger les outrages commis par sir Guise leur tyran, contre

sir Armine, leur respectable bienfaiteur.

« Sauvez ses jours, dit sir Armine. » George courut aussi-tôt pour lui obéir. Le jeune Atwood le suivit, et sa sœur répétait les ordres de sir Armine. — « Sauvez les jours de sir Guise, disait-elle. » Henry quitta Olivia un moment pour tâcher de délivrer le père de Caroline; mais la foule qui se précipitait dans la cour faisait trop de bruit, pour qu'on pût lui résister. — On avait entendu parler de l'histoire de l'assassinat; et comme sir Guise était l'objet de la haine, et sir Armine celui de l'estime générale, ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on put parvenir à empêcher la multitude de se saisir de sir Guise, et se venger sur lui de tout ce qu'il avait fait souffrir à sa victime; mais, grâce au courage de Henry, de George, et des autres, tout s'appaisa, et les Fitzortons se préparèrent à partir. Le chirurgien dit à sir Armine de quitter ce lieu, le plutôt possible, l'assurant qu'il

qu'il se trouverait mieux chez lui. Partington ordonna qu'on amenât les voitures, et tous partirent de cette auberge où étaient arrivés tant d'événemens.

Mais ils n'avaient pas encore recouvré leur tranquillité; car les paysans qui avaient marqué tant de haine contre sir Guise, ne voulaient pas se séparer de sir Arminé, sans lui témoigner leur amour, et leur enthousiasme; ils se pendaient aux portières de la voiture, dételèrent les chevaux, et le conduisirent ainsi en triomphe durant quelques milles, criant de toutes leurs forces : « que le ciel conserve sir Armine ! » Après de grandes acclamations, on se sépara, et les voitures continuèrent leur route.

CHAPITRE XIV.

Le reste du jour se passa, sans qu'aucun obstacle vînt traverser le voyage, si ce n'est que sir Armine se sentait des maux d'estomac, qu'il jugea être les avant-coureurs de la goutte, son ennemie capitale.

Enfin on distingua les tours antiques, et les avenues gothiques d'Adsell Hall. Les derniers rayons du soleil couchant animaient cette scène romantique, dont la vue produisit différens sentimens dans l'âme de quelques personnes de la société.

On voyait écrites dans les beaux yeux d'Olivia, ces tendres agitations, ces espérances, et ces craintes que les derniers événemens avaient bannies de son cœur; mais elle ne disait rien.

« Ce fut à l'autel de cette vieille chapelle, mon enfant, observa M. Clare, que votre grand-père devint le plus heu-

reux des hommes. Oh! puissent les possesseurs des biens superbes que nous avons devant les yeux, hériter d'un trésor plus précieux, du bonheur inexprimable dont il jouit constamment pendant sa vie! car je le sais par mon propre cœur, quoique tu sois pour moi une bien grande consolation, chère Olivia, (tirant tendrement sa fille à lui,) je sais qu'il n'est point de trésor sur la terre qui puisse valoir une compagne douce et vertueuse, hélas! telle que je l'ai perdue!» M. Clare porta la main de sa fille à ses lèvres, et y imprima un baiser, tandis qu'Olivia portant doucement son autre main sur la joue de son père, et entrelaçant son bras autour de son cou, versait de précieuses larmes.

Sir Armine oublia tout autre chagrin, en réfléchissant au bonheur extrême de posséder encore ladi Fitzorton; l'ayant regardée quelques instans, il s'écria avec une énergie qui partait de l'âme: « tu as fait le bonheur de ma vie, depuis l'instant de notre union! »

On ordonna au cocher de s'arrêter au sommet de la montagne, d'où l'on pouvait découvrir le parc, et la chapelle d'Adsell Hall, qui avaient donné lieu à cette peinture du bonheur des deux familles. Henry et Partington, tous deux à cheval, avaient tenu pas avec la voiture. Henry qui avait été témoin des réflexions de M. Clare et de sir Armine, et à qui la vue de la chapelle rendait toutes ses angoisses, était loin d'avoir l'air tranquille. Ce fut avec un souris forcé qu'il répondit à M. Clare, lorsque cet honnête vieillard lui souhaita toute la félicité que leurs familles avaient éprouvée en mariage: Henry remercia en saluant; mais observant qu'il tombait du serein, il conseilla à son père de l'éviter, en disant au cocher d'aller vite jusqu'à Adsell; de cette manière, il échappa à la sévérité du jugement qu'on pouvait faire de ses sentimens. George pleurait, et riait tour-à-tour; il en était de même d'Atwood; mais Jenny était si accablée de tout ce qui s'était passé avant, qu'elle se trouva

soulagée lorsque le carrosse se remit en marche.

Enfin ils arrivèrent au lieu de leur destination. Le soleil venait de se coucher, et l'horizon paraissait enflammé; les paysans étaient rassemblés dans une prairie voisine d'Adsell, où ils venaient rendre hommage à celle qui allait bientôt prendre possession de son héritage. Ils regardaient ce moment comme un jour de fête; ils savaient qu'elle allait être unie à un jeune seigneur généreux comme elle, et avaient entendu dire que les deux jeunes époux comptaient faire leur résidence à Adsell, ce qui réjouissait beaucoup ces braves gens; de sorte qu'ils ne négligèrent rien pour leur marquer leur zèle, leur respect et leur reconnaissance.

Un poëte du village, dont les vers étaient regardés comme l'effort le plus sublime de l'esprit humain, leur présenta une ode sur le bonheur de les voir parmi eux; dans la dernière stance, il promettait un épithalame pour le jour

où le jeune couple serait conduit à l'autel de l'hymen.

Un musicien dont le talent répondait à celui du barde, composa une cantate qu'on devait chanter le soir de l'arrivée, et qui était faite pour être accompagnée par les personnages ci-après :

Le barbier, ayant promis sa flûte ; le garde-chasse, son cor ; et un clerc de procureur de la ville voisine, son violon ; le compositeur lui-même devait faire sa partie sur le basson. On avait choisi six filles du village, pour faire des guirlandes de roses, et de jasmin ; on prépara encore différens autres témoignages d'allégresse, afin de célébrer le mariage d'Olivia et de Henry Fitzorton, avec plus de pompe et de dignité.

Ces marques innocentes de la joie de ces bons paysans, étaient agréables à tous, excepté à Henry qui ayant alors le tems de réfléchir, regardait tous ces préparatifs comme destinés à orner le sacrifice dont il devait être la principale victime. Cependant les choses étaient

si avancées, qu'il ne voyait aucun moyen d'échapper : ses obligations envers Olivia dont les vertus étaient toujours sous ses yeux, augmentaient sans cesse ; le peu d'espoir qu'il avait d'être uni à Caroline, était encore diminué depuis les deux derniers jours. Tout ce qu'il pouvait attendre, était un court délai, nécessaire à son père, pour se remettre de ses fatigues ; mais sir Armine voulut que la cérémonie ne fût différée que de vingt-quatre heures.

Il y avait dans le bon Partington, une honnêteté qui perçait malgré la rudesse de ses manières ; il avait autant de délicatesse dans les sentimens, que de brusquerie dans ses expressions : il était souvent sur le point de tirer Henry d'embarras, en découvrant sa situation à M. Clare, ou même à Olivia : car il pensait comme Henry ; et quoiqu'il ne vît pas la moindre possibilité que son ami pût être uni à la femme qu'il aimait, il ne voyait que chagrins et regrets en épousant celle qu'il n'aimait

pas. Mais la découverte de ce secret était délicate ; et après une longue délibération, il prit Henry à part, et lui dit : « mon cher scélérat, je vois que je ne puis vous être utile, et je ne veux pas courir le hasard de vous faire du mal ; ainsi, demain matin, je retournerai chez moi, suivi du jeune Atwood dont sa famille est inquiète. Tout ce que j'ai à vous observer, est que, si vous n'avez pas de meilleur moyen qu'une seconde fuite, et si vous souhaitez un asile, je peux vous enfermer dans ma cave ; on vous y apportera tout ce qui vous sera nécessaire. Voilà ce que j'avais à vous dire. »

Là-dessus, il laissa Henry indéterminé, et au désespoir.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Le soir du jour qui précédait celui du mariage, sir Armine se trouva tout-à-coup très-indisposé, et sentit renaître ses douleurs dans différentes parties du corps, mais particulièrement dans l'endroit où il avait reçu les coups du lâche Otley. Il se retira dans sa chambre avant son heure ordinaire, disant que quelques momens de repos dont il sentait avoir besoin, lui feraient du bien, et le rendraient aussi alerte que les deux futurs époux. Il se retira donc en refusant qu'on le veillât; ladi Fitzorton vit qu'il n'était pas d'humeur à être contrarié, et ne s'obstina pas davantage.

Mais se trouvant toujours plus indisposé dans la nuit, il eut recours à sa bouteille de Laudanum. Quoiqu'il se sentît très-mal, il ne voulut déranger personne, croyant sans doute, que la douleur passerait dans le profond assoupissement que devait lui procurer cette

boisson. Il alla si vite dans l'endroit où, la veille, il avait serré tous ses différens remèdes, que sa lumière s'éteignit; et dans cet état d'obscurité et d'incertitude, comme il cherchait une tasse pour contenir son laudanum, il mit malheureusement la main sur celle où la femme de l'intendant avait mêlé imprudemment des drogues d'une autre espèce; inquiet de ses souffrances qui allaient en augmentant, il recourut au même remède : cette fois, il en versa une double dose; et l'ayant bue, il se remit au lit.

Les qualités du laudanum l'empêchèrent de ressentir tout de suite l'effet mortel du poison; et le malheureux sir Armine jouit d'un moment de repos. Mais hélas! il fut réveillé à la pointe du jour, par les douleurs les plus aiguës. Ladi Fitzorton, et les autres arrivèrent, et furent très-alarmés de trouver sir Armine à l'agonie. Il ne pouvait parler; ce ne fut qu'un moment après qu'il put se faire entendre, et dit avec difficulté :

« le laudanum, le laudanum! j'ai fait quelque horrible méprise. » Alors, un cri de terreur de la femme-de-charge, qui prit la tasse de sir Armine, augmenta la consternation. « Ah! dit-elle. hors d'elle-même, pourquoi mon mari n'a-t-il pas éloigné cette cruelle tasse? O ciel! sir Armine vient de boire du poison! cette tasse, hélas! cette tasse! » Incapable de finir sa phrase, elle tomba sur le plancher. « Empoisonné, s'écrièrent tous ceux qui étaient présens? cela n'est pas possible! »

On vit bientôt entrer le chirurgien qui avait traité sir Armine à Adsell. George était allé le chercher avec la rapidité de l'éclair. On donna à sir Armine tous les remèdes convenables à sa situation, et qui eurent des effets très-violens. Après un certain tems, on eut quelques lueurs d'espérance. Le quatrième jour, il put s'asseoir sur son lit, et voir tour-à-tour chaque personne de sa famille. Henry était encore celui qui le veillait constamment, il ne le quittait pas, et

Ainsi, il paraissait se mieux porter; son esprit était plus tranquille; et quoiqu'assuré des approches de sa mort, quelques semaines avant que ce fatal événement arrivât, il donna un exemple rare de tendresse paternelle, de patience, et de toutes les vertus.

Lorsqu'il sentit approcher ses derniers momens, ce qui arriva une semaine avant cette époque, il exprima à celle qui ne l'avait jamais contrarié, le désir qu'il avait d'aller mourir au château de Fitzorton. On se décida à partir aussi-tôt; l'air et l'exercice semblaient lui faire grand bien.

Que l'on s'aveugle aisément! Les Fitzortons et les Clares se flattaient encore du faux espoir que sir Armine pourrait leur être rendu; et lorsqu'on faisait part de ces espérances à ce dernier, il les reçevait avec un sourire qui montrait sa répugnance à leur ôter la douce illusion qui les consolait.

Cependant la maladie empirait en silence; et le soir de la nuit fatale qu'il

expira, il pria ceux qui l'entouraient de vouloir sortir un moment de sa chambre. « Je vous en prie tous, dit sir Armine tenant Henry par la main, excepté celui-ci avec qui je veux m'entretenir; lorsque je sonnerai, faites-moi le plaisir de rentrer. » Ils obéirent.

« O toi, le plus cher à mon cœur, dit-il à Henry, toi pour qui il bat avec une tendresse inexprimable, je sens la mort s'approcher ! — Je te charge, à mon dernier soupir, d'accomplir l'espoir de toute ma vie, de ne pas retarder, après mon décès, et aussi-tôt que les formes de la décence le permettront, de remplir l'engagement pour lequel fut entrepris le voyage qui a été cause de ma mort; car tout autre motif est anéanti. — Je pardonne à tous les hommes, comme j'espère d'en être pardonné. — J'oublie tout, excepté ce qui est dû au meilleur des pères, et à la plus aimable des filles, à mon plus ancien ami, et son cher enfant. Ma mort que je sens, n'est pas plus inévi-

table que le serait la leur, en apprenant votre refus. Peut-être, cher Henry, ai-je montré trop d'empressement pour faire réussir cette union; j'ai été peut-être au-delà de l'autorité d'un père: c'est mon seul chagrin en mourant. Vous devez placer cette faute parmi celles de ma longue vie; mais hélas! il est trop tard à présent pour vous prévaloir de cette erreur. Cachez-la avec le plus grand soin au père, et à l'enfant, dont la destinée est dans vos mains: c'est sur-tout cette raison qui m'a fait juger nécessaire de vous parler seul; cachez encore plus soigneusement la passion secrète que vous avez eue autrefois pour une autre femme, pour la fille de l'homme qui.... Mais je ne veux pas vous faire de peine, en parlant davantage de cet homme implacable, dont vous détestez la conduite. Pensez que lors même que vous recevriez ma bénédiction, vous ne la mériteriez que si.... »

« Oh! je consens à faire tous les sa-

crifices, de mourir de mille morts, s'écria Henry au désespoir, pour mériter et recevoir cette bénédiction ! »

« Tu la recevras certainement, dit sir Armine, c'est le devoir d'un père; mais il reste à mon fils, d'accorder ou de refuser ce qui doit donner à ce devoir toute sa douceur. Mon fils, décide-toi : je ne tiens plus à la vie, tu me vois peut-être pour la dernière fois. »

Henry était si absorbé, qu'il entendit à peine l'ordre de tirer la sonnette, que son père lui répéta trois fois; cependant il obéit, et la famille rentra.

John venait d'arriver; il avait appris que sir Armine était à toute extrémité; ce qui fut imputé à l'accident du poison. Ils tremblaient tous des suites qu'aurait cette affaire, si John découvrait la part qu'y avait eue sir Guise. Cependant le silence qu'ils avaient juré de garder, les rassura.

John avait couru à bride abattue, deux jours et deux nuits, pour faire un éternel adieu à un père qu'il adorait.

L'air épuisé, le changement qui s'était fait dans toute la personne de sir Armine, sa voix étouffée, ses yeux éteints, sa main tremblante, et toutes les annonces d'une mort prochaine, donnèrent à John un effroi qu'il est difficile d'exprimer; quoiqu'il lui fût impossible de parler, on voyait à ses gémissemens, qu'il regrettait un père et un ami.

« Tu viens à propos, mon inestimable John, dit sir Armine, pour recevoir ma bénédiction, ma reconnaissance la plus vive! tu viens à propos pour voir avec quelle tranquillité un honnête homme peut quitter ce monde, heureux et fier d'y laisser dans sa propre famille d'aussi beaux ornemens, et de tels exemples! »

John ne prononça pas un mot: il semblait suffoqué de ne pouvoir parler. — Il ne pouvait pleurer. Après avoir considéré la situation de sir Armine, il s'était précipité à côté de son lit, et mettant la main de son père sur son cœur, il le regardait avec assurance.

Ce digne père étendit alors ses bras pour entourer sa famille, M. Clare et Olivia, comme s'il voulait ennoblir l'éloge qu'il faisait. Il était alors à ses derniers instans. Henry s'appuyait sur le chevet de son lit; sir Armine lui fit une question tout bas, à laquelle il répondit sur le même ton :

« Méritez-vous ma bénédiction ? » « O oui ! dans tout ce qui est en mon pouvoir. »

« Tout ce que j'exige de vous, est en votre pouvoir, dit sir Armine. »

Henry semblait avoir envie de répondre, mais il l'en empêcha en exigeant son obéissance à ses dernières volontés. Il prit Henry dans ses bras, et fit signe à Olivia de le recevoir de la main d'un père expirant, comme son protecteur et son époux. « Je suis content, dit-il, je meurs en paix. »

Sir Armine ne survécut que peu d'heures après ce qui venait de se passer. Le lecteur nous permettra de le

conduire à l'abbaye, et de quitter pour un tems le triste château de Fitzorton.

CHAPITRE XVI.

Nous avions été forcés de laisser la malheureuse Caroline en proie à diverses inquiétudes occasionnées par la réception de la lettre d'Olivia, dont le lecteur se ressouvient sans doute, et qui jeta tous ceux qu'elle concernait dans un embarras dont il était difficile de pouvoir se tirer.

A cela succéda le départ secret de son frère et de son père : ce mystère présageait quelques malheurs. Tandis qu'elle errait dans ce labyrhinte de conjectures, une fille de la maison entra dans sa chambre, et vint officieusement lui raconter les nouvelles données par un fermier qui avait passé à Adsell, pour se rendre à l'abbaye.

Cet homme avait conté l'événement à l'auberge, mais l'historien était si loin de la vérité, que tous les faits en

étaient controuvés : il avait prétendu que le vénérable Fitzorton était au moment de mourir ; que toute la compagnie, les hommes et les femmes, et même les cochers, avaient été battus complètement, et mille autres choses aussi exagérées.

Dennison fut très-fâché de l'indiscrétion de cette fille, car il voulait cacher à Caroline l'odieuse conduite de sir Guise.

Malgré la terreur et l'étonnement que ces nouvelles produisaient dans l'âme de Caroline, elle se flatta que la peur de cette fille, lui avait exagéré les faits ; mais comme il était question des personnes qui lui étaient les plus chères, elle allait descendre pour questionner le fermier, quand Dennison entra, et demanda à lui parler un instant. L'objet de cet entretien était pour lui cacher avec soin tout ce qui avait déjà été divulgué, et en même-tems, pour trouver une excuse à son voyage à Adsell, où il dit qu'il avait lieu de

croire que sa présence serait nécessaire dans une petite affaire. Il ajouta : « le fermier Spedman a un chagrin qu'il s'efforce en vain de cacher ; je crois que les choses ne vont pas au gré de sir Guise : peut-être lui et mon jeune maître sont-ils retenus. — Peut-être aussi ne veut-on pas que vous le sachiez, pour ne pas vous inquiéter ; enfin, je m'informerai de ce qu'il y aura à faire ; le fermier ira avant moi, et.... »

Ce ne fut pas sans quelque embarras, que Dennison parla ainsi ; ses phrases n'avaient point de suite ; et il était aisé de voir qu'il ne disait pas tout ce qu'il savait.

« Dennison, dit Caroline, je vois votre chagrin, mais le récit du fermier Spedman, m'est aussi connu qu'à vous, et je suis si éloignée de désapprouver votre voyage à Adsell, que je suis déterminée à partir avec vous, et je voudrais que la voiture fût prête à l'instant ; depuis la ville voisine, nous prendrons

la poste : ce n'est pas que je croie aveuglément les terribles événemens dont a parlé cet ignorant de fermier, mais soyez assuré qu'il est arrivé quelque accident : il est de notre devoir de partir. » Se tournant alors du côté de la fille, elle lui dit : « Betty, j'aurai besoin de vous ; allez tout préparer pour le voyage. »

Dennison était très-embarrassé de voir que sa maîtresse voulût partir : il était plus instruit que Caroline, de la vérité des faits, et en redoutait la suite. Il fit tous ses efforts pour obtenir la permission d'aller seul, lui observant que s'il était arrivé quelque malheur...

« Plus la situation de mon frère ou de mon père est désespérée, et plus je leur serai nécessaire, dit Caroline, et je suis résolue de partir. » Comme elle allait descendre, son frère parut. Le bonheur de le voir revenir sans accident, fut pour elle d'un heureux présage. Elle lui tendait les bras, lorsque cet infortuné frappa du pied pour exprimer sa fureur : elle était trop forte, pour lui laisser la

faculté de parler ; il se jeta sur une chaise, et fondit en larmes. « Chère Caroline, dit Charles, préparez-vous à quitter de suite cette maison maudite : c'est le siège de l'infamie et de la honte : nous ne pouvons y rester plus long-tems sans rougir ; fuyez à l'instant avec votre malheureux frère. »

« J'allais en sortir, reprit la tremblante Caroline ; mais pourquoi paraissez-vous agité ainsi ? où est mon père ? hélas ! j'ai appris de terribles événemens ; et vos regards, vos paroles, tout m'annonce qu'ils ne sont que trop vrais ! Courons donc à l'instant pour lui donner la liberté. »

« Sa liberté ? s'écria Charles, la liberté d'un assassin ? Voudrais-tu fuir d'ici pour le sauver ? non, non, c'est pour fuir sa présence, pour l'éviter à jamais ! ah ! sœur infortunée, cachons-nous pour toujours à tous les yeux ; je ne suis venu que pour cela : si ce n'était la tendresse que j'ai pour toi, aucune puissance sur la terre n'aurait pu me

décider à revenir dans un lieu qui me rappele l'auteur de nos outrages. »

Dennison vit qu'il fallait laisser passer la rage et la frénésie de Charles, et qu'il n'était pas tems de lui faire des questions. Tombant alors à ses genoux, en pleurant, il le supplia de lui permettre de partager leur sort, par tout où ils iraient. Tandis qu'il était encore à genoux, le bon Arthur entra, comme un patriarche que le ciel leur envoyait, pour leur donner des consolations.

« Dennison, s'écria Caroline, suppliez plutôt mon frère de ne pas abandonner celui à qui, malgré ses fautes, ou même ses vices, il doit son existence; et sur-tout qu'il ne le laisse pas vivre dans le crime ou la honte, si telle est en effet sa position : Non, cher frère, vous n'abandonnerez pas votre père dans une telle circonstance ! Plus il est coupable, et plus il est digne de pitié : s'il est en prison, nos soins lui seront nécessaires. Il a besoin que la voix

voix de ses enfans vienne calmer son désespoir. O respectable Arthur, joignez-vous à moi, pour convaincre mon frère. Il paraît que sir Guise s'est porté aux derniers excès : il est, dit-on, menacé de perdre la vie ! Je vous en conjure, continua-t-elle tombant aux pieds d'Arthur, et prenant une de ses mains, tandis que Dennison tenait l'autre, faites éclater votre pieuse éloquence, en pénétrant le cœur de ce bon frère, de ses devoirs envers un père même criminel. »

« Relève-toi, chère Caroline, dit Charles, je suis convaincu que tu es aussi bonne et vertueuse qu'il est vicieux et méchant. » — « Remettez-vous, dit sir Arthur, et vous nous direz quelle offense a commise le baronnet. »

Charles raconta tous les faits comme ils s'étaient passés, les assurant qu'ils ne seraient pas long-tems secrets.

La barbarie, la haine de sir Guise ; les souffrances, et la générosité de sir Armine ; et peut-être encore plus que tout cela, les efforts de Henry pour

vaincre son amour à cause d'Olivia : tous ces sentimens réunis, et d'autres réflexions aussi déchirantes, ôtèrent à Caroline l'usage de ses sens : elle tomba sur le plancher, désirant que ce fût le dernier jour de sa vie. Son frère l'aida à se relever, et elle ne revint à elle, que pour éprouver de nouvelles angoisses : car Charles lut la lettre que Henry lui avait écrite d'Adsell.

Dennison et Arthur, presque aussi absorbés que Caroline, levaient les mains au ciel, dans le plus grand étonnement.

Caroline signifia encore qu'elle était résolue à aller chercher son père, et à le suivre par-tout, priant son frère de vouloir en faire de même. Ici un grand bruit, comme celui de plusieurs voix poussant des cris, attira leur attention ; mais avant qu'on pût en savoir la cause, le tumulte augmenta à un degré qui rendit toute question inutile : car Dennison avait à peine ouvert la porte, que tous les domestiques de l'abbaye, et

plusieurs de ceux du château, remplirent la salle, les uns criant de toutes leurs forces: « épargnez-le, sauvez-lui la vie ! » et d'autres criant : « tuez-le, tuez-le : il a assassiné mon pauvre maître! » On entendit une voix crier : au secours ! au secours ! serai-je assassiné chez moi ? Cette dernière exclamation fit bien vite reconnaître le misérable sir Guise. A cette vue si soudaine, Caroline et Charles restèrent sans mouvement. L'excès où allait se porter la foule qui remplissait toutes les chambres et les passages, fut cause qu'on prit un parti : autrement sir Guise aurait été plus en danger à l'abbaye, qu'à Adsell, d'où il venait d'échapper.

Arthur, Charles et Dennison firent tous leurs efforts pour faire renaître le calme parmi les paysans. Ils y réussirent, principalement à cause de l'observation d'Arthur sur l'indécence d'une telle rage contre un homme, avant qu'un tribunal équitable l'eût condamné ; il les exhorta à se rappeler qu'ils étaient

Anglais, et par conséquent les soutiens du jury Breton, cette grande chartre de leur pays.

L'orgueil national, bien ou mal fondé, n'est jamais flatté en vain : la multitude se dispersa peu-à-peu, de la même manière qu'à Adsell, et pour le même sujet.

Sir Guise redoutait la vue de son fils ; il espérait qu'il aurait resté avec les Fitzorton. Heureusement pour lui, la douce et sensible Caroline, Dennison, et Arthur se trouvèrent là pour calmer l'indignation de Charles ; l'hypocrisie de sir Guise, de cet homme vil, lui fut même favorable dans cette crise.

Ce grouppe entier de personnages diversement agités, aurait pu fournir un modèle de tableau d'un effet surprenant, à un artiste habile à représenter les passions humaines (*).

(*) D'habiles peintres ont formé le projet de représenter les personnages de cette scène.
(Note de l'auteur.)

Un père de famille rentrant chez lui, déshonoré par la découverte d'une action infâme, en butte à l'indignation, et aux huées de ces mêmes personnes qui auraient respecté son rang, et recherché sa protection, si ses vices n'avaient pas fait mépriser ses richesses et sa grandeur ; un père honteux de rencontrer les yeux de ses enfans, et rentrant par grâce dans sa maison autrefois le sanctuaire de l'honneur et de l'hospitalité, à présent la demeure d'un homme si avili par le crime, que l'héritier de ses anciens privilèges, son fils, voudrait la fuir, comme le repaire de tous les vices ; d'un autre côté, une fille obligée de réprimer son empressement à embrasser un père, par le noble sentiment de la vertu outragée, cependant excitée par la pitié à plaider la cause d'un père coupable, et à retenir un frère prêt à oublier peut-être les droits de la nature ; plus loin, on aurait vu le bon Dennison, et l'irréprochable Arthur, cherchant à adou-

cir l'impétuosité d'un fils justement irrité. Le fond du tableau aurait représenté les domestiques de l'abbaye.

CHAPITRE XVII.

Quoique Sir Guise eût été dans sa chambre pour se coucher, la crainte le tenait éveillé. Caroline lui avait donné toutes les consolations qui étaient en son pouvoir ; elle n'oublia pas d'envoyer chercher un médecin. Charles, autrefois si nécessaire au bonheur de sir Guise, était à présent l'objet de sa haine : il savait qu'il était aisé d'en imposer au cœur compatissant de Caroline, et il venait d'éprouver combien étaient sévères les vertus de son fils : il se fit une révolution en lui, qui changea son affection pour Charles, en antipathie. Cependant, comme il ne pouvait la témoigner par les mêmes cruautés qu'il avait exercées sur sa fille, il adopta un moyen qui n'avait pas moins d'effet : il la déguisa sous l'ap-

parence de la douceur, et même de la tendresse.

Il aurait voulu s'échapper de l'abbaye ; mais comme tout le monde avait les yeux sur lui, il se serait exposé, si on l'avait rencontré, tandis que son assassinat était encore présent à la mémoire ; il pensa qu'il serait mieux dans sa maison, que dans celle de M.e Deborah, où la multitude pourrait se venger sur elle, ou sur ses agens, comme étant les instrumens de sa scélératesse.

Son dessein était aussi d'échapper aux regards de son fils : il fit dire qu'il se sentait indisposé, et voulait garder la chambre. Mais cela ne lui servit à rien, car ce motif engagea Caroline à rester auprès de lui. Tandis qu'il souffrait, jugeant par la bonté de son cœur, que le plus grand soulagement qu'il pourrait recevoir, serait d'être avec son fils, elle parvint, à force de prières, à appaiser Charles, et à obtenir de lui un entretien avec son père. Elle

l'introduisit doucement ; et se jetant à genoux, en entrant, elle lui dit de montrer sa générosité, en offrant la main, en signe de réconciliation, à un père malade et infortuné.

Le lecteur doit avoir fait attention que c'était une maxime de cette estimable fille, que le devoir d'un enfant envers son père, n'a point de bornes. Elle soutenait que, lors même qu'un père renonçait aux vertus qui doivent former son caractère, les enfans ne devaient pas renoncer à la piété filiale. « Je ne puis croire, cher frère, disait-elle, que nous puissions nous dispenser de lui rendre tous les services, dans le cours de notre vie. Nous devons déplorer la conduite d'un père malheureux par sa faute ; nos soins, comme étant ses enfans, peuvent perdre de cette douceur qui y donnait du charme, lorsque nous le croyions juste et bon ; mais nos devoirs doivent subsister, même au-delà du tombeau, et lorsque toute espérance sera perdue

pour

pour nous, nous jouirons de la satisfaction de n'avoir point de reproches à nous faire : la pitié doit nous faire continuer ce que l'amour nous fit commencer.... »

Caroline plaidait ainsi la cause de son père, quelquefois avec force, et d'autres fois par la douceur. Son éloquence, et celle d'Arthur ébranlèrent la résolution de Charles : il promit de ne pas quitter l'abbaye, que son père ne fût en meilleure santé, et enfin, s'engagea à aller le voir.

Caroline venait de faire ce que sir Guise avait le plus envie d'éviter; cependant il n'osa marquer aucune répugnance : il avait un secret à révéler, qui ne souffrait pas de délai : il lui sembla que l'occasion était favorable.

Alors le baronnet commença à jouer ainsi son rôle : « cette visite est plus que je ne devais espérer... peut-être plus que je ne mérite, mes enfans; car vous ne savez pas tous mes torts : sachez donc que j'ai fait une action..

(ici il fit un profond soupir), une action!... Comment aurai-je la force d'en parler? Il s'arrêta, et soupira de nouveau: Caroline pâlit; Arthur qui était aussi présent, écoutait attentivement; Charles tremblait. « Je dis donc, continua sir Guise, que depuis quelque tems, je me suis secrètement... parce que je savais que cela déplairait à mes enfans.... »

« Au nom du ciel! qu'avez-vous fait, s'écria Charles? »

« Je me suis marié, répondit sir Guise. »

« Est-ce là cette action, dit Arthur? »

« A qui, demanda Charles, avec effroi? »

« Puis qu'on doit le savoir, ma faiblesse m'a fait donner cette maison à ma femme, pendant sa vie; et comme elle est d'un caractère violent, elle pourrait exiger sa résidence. »

« Cette maison? un caractère violent? exiger sa résidence? vous me mettez hors de moi, dit Charles, parlez donc. »

« Quelque soit celle que vous avez choisie pour femme, elle méritera le respect de vos enfans, dit la tremblante Caroline : au nom du ciel ! dites-nous le nom de la dame que nous devons regarder comme... »

Le souvenir de son aimable et tendre mère, l'empêcha de continuer; et elle fut long-tems avant de pouvoir achever sa question. A la fin, elle lui répéta : « quelle est donc celle que nous devons regarder comme ladi Stuart ? »

« M.e Deborah, répondit sir Guise. »

Caroline parut frappée d'étonnement; Arthur était indigné. Ils tâchèrent l'un et l'autre de calmer Charles, et de lui faire envisager cette circonstance comme sans remède. « Malheur à celui qui sépare un mari d'avec sa femme, observa Arthur ! sans doute il serait à souhaiter que ce mariage n'eût pas eu lieu ; mais... »

Cet honnête homme allait achever de parler ; et sir Guise l'écoutait attentivement, lorsqu'on entendit un grand bruit comme celui d'une personne qui mon-

tait les degrés en grande hâte ; elle s'écriait à chaque pas : « où est-il ? où est-il ? je ne souffrirai pas que ma maison me soit fermée plus long-tems ; ne me parlez plus de lieutenant ou de capitaine ; de fils ou de fille : leurs droits seraient-ils au-dessus des miens ? Hélas ! j'ai été trop long-tems séparée de lui : je veux le voir, quand même toute la terre voudrait s'y opposer. Quoi ! il a été battu ? il est au lit ? Juste ciel ! »

Alors M.e Deborah, en dépit des refus de Dennison, entra de force dans la chambre, courut vers le lit, se saisit de la main du malade, et avec une violence outrée, elle se livra au transport d'un amour vraiment dramatique, s'écriant : « mon amour ! ma vie ! mon cher époux ! »

La surprise d'une apparition si soudaine, ne permit pas à la compagnie de reconnaître tout de suite la voix qui parlait ; et l'étonnement fut à son comble, lorsqu'on apperçut la nouvelle ladi Stuart qui continuait à donner à sir Guise des

marques de sa tendresse affectée, sans faire attention s'il y avait d'autres personnes dans la chambre : « Dans quel état je vous trouve, cher époux ! pourquoi cette fausse délicatesse ? est-ce la crainte de vos enfants qui m'a fait bannir si long-tems de votre présence ? Tant que vous vous êtes bien porté, je me suis soumise à ma dure destinée, et me suis tenue éloignée ; mais à présent que votre santé précieuse est en danger, je mets de côté toute vaine cérémonie ; et l'univers, comparé à mon amour, et à mon devoir, n'est plus rien pour moi. Non, jamais je ne vous quitterai, que vous ne me promettiez de recevoir mes services : nulle puissance sur la terre ne pourrait m'arracher d'auprès de vous : je suis votre femme, sir Guise, et malheur à celui qui voudrait nous séparer ! »

Elle continua sur ce même ton d'emphase. Sir Guise commença à croire qu'elle avait été un peu trop loin, et la pria de s'arrêter, lui disant qu'elle en avait déjà trop fait. « Ma chère amie,

dit-il, approchez-vous de mes enfans. » Et au même instant, il détourna les yeux.

M.e Deborah lui obéit, demanda pardon de sa visite inattendue, et dit qu'elle était persuadée que *ses nouveaux parens* excuseraient les témoignages d'un chagrin qu'ils partageaient avec elle.

Alors elle s'avança avec une bonté apparente, vers Charles et Caroline, pour les embrasser. Arthur, dans la bonté de son cœur, regardait ce commencement comme fait pour amener cette harmonie domestique, qu'il désirait si ardemment de voir renaître. « Embrassez-vous, mes chers enfans, leur dit-il avec douceur. »

Caroline était si tourmentée par ses diverses sensations, que sans réflexion, elle fit un pas en avant, et allait reconnaître M.e Deborah pour sa belle-mère, lorsque Charles, retenant sa sœur, repoussa M.e Deborah avec force, et dit : « Misérable ! ne la touchez pas. » Tels furent les mots qui retentirent aux oreilles

de cette méchante femme. « Misérable? répéta-t-elle avec l'accent de la fureur, misérable? »

« Charles, ne soyez pas si sévère, dit Arthur : je n'ai aucun doute que cette femme ne soit devenue l'épouse de votre père; elle est maintenant dans une famille respectable, et c'est plus qu'elle ne devait raisonnablement espérer. Elle ne peut faire oublier son ancienne manière de vivre; mais pourvu qu'elle se renferme dans les bornes de la décence qui convient à son sexe, la modeste miss Stuart n'aura pas à rougir de lui appartenir. »

M.e Deborah semblait toujours plus en colère; elle jura que sir Guise était bien lâche de ne pas montrer qu'il était le maître de disposer de sa main, et de sa fortune.

« Si vous tremblez devant vos enfans, ajouta-t-elle, il n'en sera pas de même de moi : mes droits d'épouse m'autorisent à me faire reconnaître; je rougis d'avoir caché mon mariage si long-tems. Cessez

de me faire des signes, sir Guise, je sais que vous êtes un homme sans courage; vous devriez être honteux de tout ce qui m'arrive ici. Allons, levez-vous, et ne faites plus l'enfant, je vous prie.» Quant à vous, M. l'impertinent, dit-elle à Arthur, il faut que sir Guise soit bien vil, puisqu'il ne vous a pas appris à vivre. Ne levez pas vos mains sur moi, car vous auriez sujet de vous en repentir. D'abord, je vous prie de cesser vos visites dans cette maison: si mon mari n'avait pas le courage de vous le défendre, ce serait moi; et à moins que je ne voie de meilleures manières dans ce jeune homme qui a l'air d'étouffer de fureur, moins ses visites seront fréquentes, et plus il nous fera de plaisir. Pour vous, miss, ne pleurez pas: il n'y a que vous d'honnête dans cette maison.»

Il y aurait une vanité ridicule à vouloir décrire la situation des personnes présentes pendant ce discours; car les pleurs de Caroline; les passions qui se contrariaient dans l'âme de Charles; la

rage de celle qui parlait ; l'indignation d'Arthur, et sur-tout la crainte affreuse de sir Guise, auraient déconcerté les talens d'un Shakespear, et d'un Hogarth, et de tous les poëtes, et les peintres du monde.

Charles allait peut-être se porter à quelque excès envers cette femme dont l'impertinence n'avait plus de bornes, si Arthur ne l'avait conjuré de sortir de la chambre, et ne l'avait entraîné malgré lui. Caroline les suivit ; ils laissèrent sir Guise, et M.e Deborah, en tête à-tête.

« Vous pouvez parler à présent, homme sans courage ; c'est ainsi que vous m'avez secondée ? Il ne vous reste plus qu'à mourir réellement. »

« Puisqu'il en est ainsi, dit sir Guise, n'est-ce pas votre colère, et votre caractère impétueux, qui ont renversé mon plan ? je vous avais amenée dans la maison ; je vous avais reconcilié tous les partis, et nous aurions eu l'abbaye à nous seuls, car le vieux Arthur aurait persuadé à Charles et à Caroline de nous

quitter ; au lieu de cela, je suis dans une plus mauvaise position que jamais. »

« Quelque soit votre position, répondit-elle, la mienne est celle d'une femme qui a eu le malheur d'épouser un lâche qui n'ose la défendre, et l'avouer pour sa femme. Cependant je suis ici, et ici je veux rester ; que d'autres demeurent ou s'en aillent, c'est pour moi la même chose.

CHAPITRE XVIII.

MADAME Deborah insista pour que sir Guise se levât malade comme il l'était, afin de donner ses ordres, et commander en maître; « car, ajouta-t-elle, il faut maintenant me faire reconnaître de vos domestiques. » Sir Guise lui accorda sa demande. Elle tira aussi-tôt la sonnette, et dit au valet-de-chambre d'apporter le thé, affectant d'ajouter que c'était pour son mari, sir Guise, qui se portait assez bien, et pourrait bientôt se lever, grâce à Dieu.

Comme parmi les valets, il n'avait couru aucun bruit du mariage de M.e Deborah, celui qui reçut les ordres, ne fut pas moins étonné que ne l'avaient été Charles et les autres. Il semblait ne pas entendre ce qu'elle lui disait : elle fut obligée de répéter, et dit d'un ton emphatique, que si elle n'était pas la femme de sir Guise, elle prouverait qu'elle était maîtresse dans la maison. Le pauvre garçon s'enfuit en répétant : « Oui, oui, madame. » Il ne fut pas plutôt rendu à la cuisine, que, respirant à peine, il fit part à ses camarades de l'affreuse nouvelle dont il venait d'avoir la certitude, leur disant qu'il y avait de quoi les rendre tous fous. « Quoi ! s'écrièrent-ils tous ensemble, sir Guise est marié ? et à cette misérable maîtresse de Valentin Miles, celle qui voulait séduire le jeune Henry Fitzorton, et dont la conduite est si décriée ? Quoi ! elle deviendra notre maîtresse, et prendra la place de notre chère et vertueuse ladi Stuart dont nous avons accompagné

le convoi, le désespoir dans le cœur, et désirant de pouvoir la suivre ? »

Enfin leur chagrin, à l'arrivée de leur nouvelle maîtresse dans l'abbaye, égalait presque celui qu'ils avaient éprouvé à la mort de ladi Stuart. Ils prirent la résolution de sortir de cette maison; plusieurs sacrifièrent quelques mois de leurs gages, et partirent à l'instant : de sorte qu'au bout d'un mois, tous les anciens domestiques avaient quitté l'abbaye.

Sir Guise, en moins de deux heures, se trouva rétabli; et quoiqu'il eût réellement beaucoup souffert, il était encore le mieux portant de toute sa famille. La malheureuse Caroline et son frère passèrent quelques instans avec Arthur et Dennison; mais ils étaient dans une situation trop déplorable, pour décider quel parti ils devaient prendre. Caroline voyait un avenir bien triste pour elle : elle frissonnait d'y songer : combien sa délicatesse ne devait-elle pas être blessée, en réfléchissant à l'immoralité de son père

dont la conduite l'avait si souvent fait rougir!

Charles pensa que la meilleure mesure à prendre, était de chasser celle qui s'était introduite dans leur maison, et avait trompé son père, en le forçant à l'épouser; mais cette idée fut rejetée par Caroline et Arthur qui soutenaient qu'on ne pouvait, sans injustice, séparer des époux, tant qu'ils consentaient à vivre ensemble.

Caroline proposait de leur laisser l'abbaye, et de chercher pour eux quelque lieu retiré. « Où que ce soit, n'importe, s'écria-t-elle d'une voix tremblante: hélas! il ne m'appartient plus de choisir, si ce n'est pour m'éloigner d'ici, puisque l'idée d'une autre ladi Stuart, serait pour moi insupportable, lors même qu'elle serait plus digne de porter ce nom précieux, que la nouvelle épouse de mon père: oh! je ne pourrais y survivre! »

Elle sanglotait en disant ces derniers mots, et elle tomba dans les bras de son frère.

Charles dont les malheurs et les sentimens avaient tant de conformité avec ceux de Caroline, l'embrassa avec transport; Dennison leur baisa la main avec attendrissement; et Arthur invoquait la protection de celui qu'il adorait si sincèrement; ensuite les entourant de ses bras, comme s'il voulait leur donner un abri, il s'écria : « il y a une providence juste et généreuse, mes enfans, qui prendra soin de nous tous. »

Charles cependant était résolu d'emmener sa sœur, ne voulant pas passer une autre nuit, sous le même toit, avec sir Guise et sa femme. Arthur, après une pause, s'écria avec transport, comme ayant trouvé une heureuse idée : « vous pouvez séjourner à la maison de la forêt, jusqu'à ce que nous voyions ce qu'il y a de mieux à faire : il y a assez de place pour quatre personnes; l'ami Dennison est de ce nombre. Il y a encore assez d'espace pour être heureux; et si nous n'avons pas l'abondance, comme à l'abbaye, nous éviterons les disputes et les

mécontentemens qui auront lieu entre ceux que nous y laissons. Quant à vos serviteurs, n'en soyez point en peine : moi-même, je ne suis pas un très-mauvais cuisinier, et mon garçon indien est intelligent et empressé. »

Dennison paraissant avoir tout-à-coup recouvré sa jeunesse, dit : « vous pouvez vous rappeler que je sais me tirer d'affaire dans l'occasion : soyez sûrs que je préparerai tout ce qu'il faudra dans notre petit logement, et en si bon ordre, que les vieux meubles ne seront point désagréables à la vue, avant que nous l'ayions habité seulement vingt-quatre heures. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, un domestique vint dire de la part de sa nouvelle maîtresse, que sir Guise et elle désiraient dîner, et passer la soirée seuls, à cause de certains arrangemens de famille, qu'ils voulaient prendre, pour que les ordres du chef fussent adoptés, et passassent comme des lois reconnues.

Charles et Caroline devaient se mêler seulement de ce qui les regardait.

Ce message impérieux que tous les domestiques de la maison refusèrent de porter, fut remis par un serviteur de la nouvelle ladi Stuart.

Arthur imposa silence à Charles, et répondit que lui et ses enfans, (car il appelait ainsi Caroline et son frère) n'étaient point surpris du désir de sir Guise, de passer la journée seul, car ils avaient aussi leurs arrangemens à prendre : « ainsi, ajouta-t-il, on ne pense pas à aller le troubler. »

Comme le domestique partait, Arthur présenta sa main à Caroline, et l'autre à Charles, et fit signe à Dennison de les suivre.

« Allons, mes chers enfans, hâtons-nous de nous éloigner de l'habitation du vice et de l'insolence; cherchons un refuge dans cette demeure simple, décente, où la paix et l'innocence d'une vie pure et sans reproches, nous attendent. »

La proposition fut acceptée par Charles qui ne répondait pas de lui, si son séjour à l'abbaye était prolongé par Caroline, parce que son pauvre cœur était trop accablé de tristesse pour faire aucun choix.

On donna donc l'ordre aux gens de Charles et Caroline, de faire leurs malles, et d'emporter leurs différens effets avec eux; et ils se mirent en route pour leur nouveau logement.

CHAPITRE XIX.

Ils n'avaient pas fait la moitié du chemin, que Caroline s'arrêta, tout-à-coup, et dit : « ô ciel ! j'ai oublié une chose qu'on ne peut trouver sans moi : attendez un instant, je vous prie ; je serais désolée, si cet objet précieux restait à l'abbaye après mon exil. »

Sans attendre de réponse, elle retourna aussi vite que ses pieds délicats pouvaient le lui permettre, et en moins d'un quart-d'heure, revint hors d'haleine, et baignée de larmes; cependant

elle avait l'air satisfait, et dit en souriant, qu'elle était très-contente de ce qu'elle venait de rapporter de la maison, quoiqu'elle eût eu le malheur de rencontrer ladi Stuart qui demandait, comme elle la voyait entrer, si miss Caroline était aussi du nombre des fuyards.

« Cependant ne croyez pas, mon frère, que je vous ai fait attendre si long-tems sur le chemin, pour un message de peu d'importance : non, c'était pour une chose que mon frère n'estime pas moins que moi, ce portrait, le portrait précieux de celle qui... O mon dieu ! quel changement ce second mariage a fait dans l'abbaye qui autrefois pouvait se vanter de posséder cette femme céleste, dont voici l'image ! »

Regardant alors le portrait, elle s'écria : « O ma tendre mère, toi que je regretterai toujours, comment pourras-tu lui pardonner cette offense, la plus grande de toutes ? »

Et alors, comme si elle craignait de s'en séparer un instant, même pour un frère qui désirait ardemment de le considérer à son tour, elle l'ôta de ses lèvres brûlantes, et le porta à celles de Charles. Arthur faisait ses efforts pour consoler ces aimables enfans, bien dignes d'une telle mère. Enfin ils arrivèrent à la maison de la forêt. Ils furent reçus par Robert Irwin, le cuisinier, et tous les autres domestiques de la famille : ayant entendu dire que Charles et Caroline s'en allaient de l'abbaye, pour ne jamais revenir, ils les avaient suivis en corps, pour offrir leurs services à leurs jeunes maîtres; ils protestèrent de leur sincère attachement, avec un ardeur qui en témoignait la sincérité : « oui, dit l'un d'eux, nous aimerions mieux mille fois passer notre vie avec des personnes telles que vous, et faire l'ouvrage le plus pénible, sans salaire ou sans récompense, qu'avec sir Guise et sa méchante femme, pour la moitié de sa fortune. » Ils supplièrent

Charles de les recevoir ; ils dirent qu'ils avaient tous quelques épargnes faites du tems de leur bonne maîtresse, et qu'ils pouvaient se passer de gages jusqu'à des tems plus heureux : « Nous avons résolu entre nous, s'écria Robert, de quitter notre place, et rien ne peut nous y retenir. La vertueuse ladi Stuart est morte, et celle qui la remplace n'est pas digne de porter ce nom. Accordez-nous la faveur de demeurer avec vous, ou de vous suivre par-tout où vous irez.

Dites quelque chose pour nous, M. Arthur, rappelez-leur que nous avons tous servi la respectacle ladi Stuart, et l'avons accompagnée au tombeau ; songez au chagrin qu'elle aurait, si elle pouvait savoir que ses domestiques restent dans sa maison, lorsque ses enfans en sont pour ainsi dire bannis ! ô souvenez-vous que vous jurâtes, à sa mort, de ne jamais nous abandonner ! »

L'éloquence de la nature plaide rarement en vain. Cependant cette demande inattendue produisit quelque

embarras : les cœurs étaient fortement émus, mais la maison de la forêt ne pouvait contenir tant de monde ; et comme dans ce moment d'indécision, c'était le lieu où ils devaient rester, une telle suite aurait été contradictoire avec leur modeste plan de vie.

Arthur alors, avec un sourire qui mettait tout d'accord, observa que la maison était à peine suffisante, pour loger ses chers enfans, quoiqu'il donnât de bon cœur son lit, en récompense des généreux sentimens qui avaient dicté leur offre de services.

Charles était très-touché, ainsi que Caroline. Elle assura ces honnêtes gens, que si elle retournait à l'abbaye, elle les informerait de leurs intentions ; mais qu'il ne fallait point faire d'éclat, et qu'ils pouvaient toujours compter sur son empressement à les attirer auprès d'elle, quand il en serait tems. Elle n'entra pas dans une plus grande explication. Arthur, Charles, et Dennison donnant leur approbation à cette mesure, tous

les autres parurent satisfaits, et se préparèrent à repartir, demandant seulement la faveur de baiser la main de leurs jeunes maîtres.

L'empressé Floresco ouvrit la porte, et Arthur introduisit ses chers enfans dans leur appartement.

Ils y étaient à peine depuis un moment, lorsqu'un des domestiques revint sur ses pas, en grande hâte, et remit un petit paquet à Caroline. « J'ai pensé, dit-il, que vous aviez laissé tomber ceci de votre poche, car ce morceau de papier s'y est trouvé joint, et William qui a étudié, dit que ce sont des vers joints au nom d'une dame; et voyez, miss, cela commence par un C, et finit par un E. William dit que cela fait Caroline : c'est vous, à n'en pas douter.

Caroline avait commencé à détacher le ruban qui liait le paquet, aussi-tôt qu'elle l'avait vu : sa rougeur et sa confusion augmentaient à un tel dégré qu'il était aisé de voir que ce paquet conte-

nait quelque chose d'une grande importance. « Ce n'est rien, dit-elle, non rien qu'un morceau de papier que vous m'avez prié de conserver ; vous le savez, mon frère. »

Ce ne fut pas sans hésiter qu'elle prononça ce peu de mots. Ses gestes, le son de sa voix, tout concourait à la trahir : il était facile de deviner sa situation, car tandis qu'elle croyait serrer le ruban autour du papier, elle le détachait au contraire ; et lorsqu'il fut tout-à-fait délié, une chose d'un grand prix, parmi les amans, un bracelet s'échappa des plis du papier ; Charles le ramassa, et reconnut dans l'instant ce que c'était, à qui il appartenait, et d'où il venait.

Afin de mettre le lecteur dans le secret, nous devons lui dire que ce bracelet avait été fait avec les cheveux de Henry, dans les tems heureux de sa liaison avec Caroline : ce gage de l'amour de Henry lui était si précieux, qu'elle le portait toujours, croyant que la mort seule pourrait la séparer de ce talisman.

De trop cruelles circonstances lui ayant ôté toute espérance, elle avait pris la résolution de s'en détacher ; cependant un amour, comme le sien, survit même à l'espoir, et se manifeste avec plus de force dans ces momens-là. Son dernier projet avait été de le rendre par le moyen de Charles de qui elle le tenait ; elle le regardait en même-tems comme une propriété sacrée, comme un dépôt, et le jugea digne d'occuper une place dans le petit sanctuaire où étaient déposés le portrait de sa mère, et d'autres objets chers à son cœur. Elle l'avait non-seulement mis dans la même boîte, mais l'avait lié dans le même papier, ne les séparant qu'en partant de l'abbaye, peut-être pour éviter qu'on ne les découvrît; et sans doute, en les mettant dans des poches différentes, elle avait fait tomber ce bracelet, sans s'en appercevoir.

Comme il restait dans les mains de Charles, Caroline le regarda d'abord, en jetant les yeux sur son frère. Ils se comprirent

comprirent l'un et l'autre, et semblaient dire : « hélas! c'est la propriété d'Olivia, et on doit le rendre à celui qui l'a donné. » De tels sentimens semblaient les animer tous deux dans cette crise ; et comme la cause de leurs maux était la même, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, se plaignant, et se consolant tour-à-tour.

Arthur s'apperçut de leur trouble, mais il ne savait pas encore clairement d'où il provenait. Charles ne voulait pas priver sa sœur du bracelet, et Caroline ne pouvait se résoudre à s'en séparer ; cependant une foule d'objections se présentait à son esprit pour la décider à le faire. Arthur s'écria : « mes chers enfans, confiez ce bracelet à mes soins, jusqu'au moment où il conviendra de vous le rendre : je le conserverai comme un témoignage d'innocence et de tendresse. »

Ainsi nous avons vu l'aimable Caroline empressée de conserver le portrait de sa mère, la simple tresse faite des cheveux de Henry, et de les sauver des mains sacrilèges de la nouvelle ladi

Stuart, tandis qu'elle abandonnait sans regrets, ses perles, ses bijoux, et tous les ornemens précieux qui ont ordinairement tant de charmes pour son sexe.

Dans le cours de la journée, par les soins du bon Arthur, ils recouvrèrent une partie de leur tranquillité.

CHAPITRE XX.

Il y avait plusieurs jours qu'ils étaient chez Arthur; et l'amitié, la confiance de cet homme respectable, apportaient du soulagement à leurs chagrins, lorsqu'un soir en parlant de leur nouveau plan de vie, ils entendirent tout-à-coup sonner en mort, de l'église de Fitzorton.

Ils n'osaient se faire part de leurs craintes, lorsque leur courage et leur sensibilité furent mis à une nouvelle épreuve.

George arriva avec l'air de la plus grande tristesse, et remit une lettre à Charles, contenant ce qui suit:

O Charles! mon père n'est plus! son

âme a emporté mes sermens dans le ciel, sermens qui ont été donnés dans les derniers momens du meilleur des pères, de devenir l'époux d'Olivia, oui, de m'unir à elle aussi-tôt que les formes de la décence le permettraient. Mon cœur rebelle a retardé de prendre cet engagement, jusqu'à ce qu'il ait paru à la dernière extrémité. Je n'ai pu supporter l'idée de jeter de l'amertume sur ses derniers jours. Je me suis sacrifié, ainsi que tout ce que j'ai de plus cher, pour la tranquillité d'un père expirant. Hélas! cher ami, l'auteur de mes jours semblait me parler du sein de l'éternité; il paraissait n'être plus habitant de cette terre; et la voix avec laquelle il implorait un fils, de satisfaire un père mourant, retentissait comme si elle venait du ciel! Tremblant, je donnai le consentement fatal; j'osai, dans ce moment d'angoisse où mon âme semblait se préparer comme celle de mon père, à quitter ce monde; j'osai promettre de donner ma main à celle qui est aimée de mon ami, et de

devenir parjure aux premiers sermens de mon cœur..., Remplis cet espace, avec le nom d'une personne aussi adorée de ton ami, qu'Olivia l'est de toi. Dis-moi comment je puis concilier ce double devoir, cette double violation ; cette infidélité envers l'un, et cette hypocrisie envers l'autre, cette hypocrise qui doit durer autant que ma vie. Ah ! une telle vie ne peut qu'être triste et malheureuse ! Je ne puis me confier qu'à toi : John est trop sévère... Oublie que tu es le fils de sir Guise Stuart, et parle-moi comme l'ami de ma jeunesse, le confident de mes plaisirs et de mes chagrins. Mon père, en mourant, a voulu qu'on te dît qu'il t'aimait, te plaignait, et savait faire la différence de sir Guise à toi. Olivia aussi, cette chère fille qui n'a aucun soupçon, tombant à genoux près de son lit, l'a supplié d'étendre sa bénédiction sur une autre qui n'y a pas moins de droits. « O toi, la plus innocente, et la meilleure des filles ! s'écrie sir Armine pressant ses mains

supplantes ! et les portant à ses lèvres tremblantes ; il me jeta un regard que mon cœur déchiré interpréta de cette manière : « J'accorde tout ce que tu demandes pour Caroline : peut-être un jour viendra-t-il, où vous pourrez lui faire part de l'intérêt que j'ai pris à elle, sans affliger personne. » Il me jeta un autre regard ; et Olivia paraissant le comprendre, s'écria avec vivacité qu'elle espérait qu'il vivrait, pour lui exprimer lui-même combien elle leur était chère à tous. Pour moi, dit-elle, je crois que la société même de Henry, ne me rendrait pas parfaitement heureuse, privée de celle de l'infortunée Caroline ; mais, ajouta-t-elle en me prenant la main, je suis sûre que son propre cœur m'approuvera dans cette occasion : » cher Henry, ne promettez-vous pas d'imiter la bonté de sir Armine, en distinguant le vertueux du méchant? Il est plus aisé de supporter une injuste sévérité, qu'un excès de bonté dont on ne se sent pas digne. Pourquoi

les vertus de cette femme étonnante, ne changent-elles pas en amour passionné l'estime que j'éprouve pour elle? O mon père, ô toi dont l'image est sans cesse devant mes yeux, si tu es déjà réuni aux esprits célestes, inspire un nouvel amour à mon cœur, ou dégage-moi de mes sermens! comment pourrai-je supporter les maux qui m'environnent? comment un père si tendre a-t-il pu me les causer? O mon ami, les vertus d'Olivia me tyrannisent, et font mon désespoir! Elles m'affectent jusqu'à l'enthousiasme; elles animent mon être, et tout en moi atteste leur pouvoir; mais le cœur, mon ami, le cœur au milieu de ceci, est froid et insensible. Hélas! il appartient à une autre! oh! si tu pouvais le savoir, chère Olivia, tu ferais plus que de me pardonner: tu aurais pitié de moi, et ton bon cœur te porterait, j'en suis sûr, à se sacrifier.

Il me serait impossible de vous dire ce qui s'est passé depuis ma dernière. Oh! si vous pouviez me fournir un moyen d'empêcher un événement auquel je

n'ose songer, quand même je suis lié par l'engagement le plus sacré ! Si j'étais la seule victime de cette promesse, je pourrais la remplir ; mais lorsque je songe à vous, et .... je n'ose prononcer son nom, il me semble alors que je puis être parjure à des sermens extorqués ; cependant je bénis les auteurs de mes maux ! Comment aurai-je la force d'accompagner le convoi de mon père ? Dans ce moment, la cloche annonce au riche, au pauvre, et à tous ceux qui ont eu part à ses bienfaits, que leur ami, leur protecteur doit être enfermé cette nuit, sous la voûte froide et silencieuse.

Un cruel accident a été cause de sa mort ! mais sir Guise.... oh ! pourquoi est-il le père de mon ami ? Je ne veux rien ajouter de plus ! Olivia, mes frères, tous sont dans un morne désespoir ; leur silence exprime leur extrême douleur, et Partington semble avoir oublié ses singularités ; nous pleurons tous, en entourant ce père respec-

table ; nos regards ne peuvent se détacher de cette figure inanimée.

Dans ce moment, j'écris pour m'arracher à ma désolation ; notre mère infortunée supporte son chagrin avec courage et dignité : c'est en vain qu'elle donne cet exemple à votre ami : le son du marteau qui a fermé le cercueil m'a privé de l'usage de mes sens ; il me semblait qu'à ce moment, j'aurais voulu être placé à côté de mon père, et enterré vivant, mes mains unies aux siennes glacées, autant par amour filial, que pour mettre fin aux désordres de mes sens.

O Dieu ! on m'appelle pour suivre le convoi ! Olivia, d'une voix affaiblie, me dit de me souvenir que l'âme de mon père est dans le ciel. Elle me dit, avec les yeux remplis de larmes, de me résigner! O mon ami, en quelque lieu que je fusse, je serais mieux que dans ce monde haïssable ! et cependant on nous fait un crime d'en sortir volontairement ! Je ne puis continuer : on transporte mon père

hors de la maison, et jamais, jamais il ne reviendra ! Adieu ! Je suis dans la plus grande agitation. Olivia est étonnée de ne pas me voir ; elle ne soupçonne pas que je serais peut-être mort, si je n'avais pas ainsi soulagé mon cœur, en versant mes chagrins dans le tien. »

CHAPITRE XXI.

CETTE lettre réveilla dans Charles toutes ses passions. L'ayant finie, il la remit dans la main tremblante de sa sœur, s'écriant : « notre épreuve n'est pas encore achevée! L'on transporte le corps de sir Armine, du château, à la tombe! »

Il informa Arthur et Dennison du contenu de la lettre, et prit George à part pour le questionner, tandis que Caroline était en proie à la plus vive douleur : car il n'y avait pas une phrase qui ne renfermât quelque chose de funeste. Elle s'arrêtait souvent en lisant, et cet espace de tems était rempli par les sons

lugùbres de la cloche qui annonçait la mort du père de son cher Henry.

La nuit était obscure, l'air était tranquille, de sorte qu'on ne perdait pas une seule vibration. Des sons tristes et majestueux ont ordinairement le pouvoir d'inspirer une terreur qui suspend, pour un moment, l'expression du chagrin le plus vif. Caroline ayant achevé la lettre, fixait la terre, et rêvait profondément. Elle pria qu'on la laissât seule avec son frère, tandis que Dennison et Arthur disposeraient de George. Elle se promena avec Charles, au clair de lune; et insensiblement ils prirent le sentier qui conduisait de la maison à la chapelle où ils s'arrêtèrent.

« Seul soutien de notre famille, ditelle, et seul espoir d'une sœur infortunée, donnez-moi votre attention dans cette crise fatale de notre vie : faisons voir que nous n'avons pas changé. Nous ne pouvons trop expier nos torts envers cette illustre famille qui pleure à présent une perte irréparable : les sacrifices

que nous devons faire sont terribles ! Hélas ! ces sons lugubres nous apprennent qu'ils seront toujours inférieurs à ce qu'elle doit attendre de nous : car notre malheureux père n'a-t-il pas contribué à la mort de sir Armine ? »

Il y eut un moment de silence, et Charles dit : « Ah ! ma sœur, il y aura plus d'une victime ! Vous et moi, nous sommes du nombre. Je connais la nature de mes devoirs, mais je crains. »

« Ne craignez rien, répondit Caroline, ce n'est pas de l'héroïsme qu'il nous faut, mais c'est l'honneur et la justice que nous devons invoquer : leurs secours nous seront plus utiles. Mon parti est pris ; le vôtre le sera bientôt. Nous avons été long-tems, (et nous le sommes peut-être encore), le grand obstacle à la tranquillité de Henry, nous l'avons empêché de remplir ses devoirs ; cependant jusqu'ici nous n'avons été que malheureux, mais dès à présent, nous deviendrions coupables. »

« Hélas ! répondit Charles, devons-

nous renoncer à jamais, vous à Henry; et moi à la chère Olivia? » « Nous devons, répondit Caroline, agir de manière à prouver à Henry, l'impossibilité absolue de notre union. C'est moi que cela regarde, et je ne vois qu'un moyen pour y réussir : dès ce moment, je prends la résolution de consacrer ma vie à Dieu, et je quitte un monde qui ne m'offre que peines et tourmens. Demain je consulterai le bon Arthur; je répondrai à cette lettre, en informant Henry de mes intentions; il sait assez qu'une fois adoptées, rien ne peut me les faire changer. Avec Caroline il ne pourrait être content; avec Olivia il ne peut être longtems malheureux. »

« Nous sommes à quelques pas de la tombe de notre tendre mère. O mon frère, jurez par ses mânes sacrés, que vous ne mettrez point d'obstacle à l'exécution de mon projet. Non, Charles, vous aiderez votre sœur à remplir ses devoirs; car elle n'a maintenant que vous dans le monde! »

« Caroline, répliqua Charles, je vous aiderai de tout mon pouvoir, et quoique une vie retirée ne soit pas faite pour un militaire, mon sacrifice ne sera pas moins grand que le vôtre ; car ma tendresse pour Olivia est aussi vive que celle que vous avez sentie pour Henry. »

« Que j'ai sentie, s'écria Caroline ! Ah ! vous êtes loin de connaître la force de mon amour et de mon désespoir : je n'ai éprouvé que privation et amertume dans ma jeunesse ; ce dernier devoir n'est pas le plus aisé à remplir ; mais il le sera, Que j'ai sentie ! ô Dieu, qui lis dans les cœurs, tu vois combien le mien est navré de douleur ! je n'en rougis pas ; tu as doué l'objet de mon amour de toutes les vertus, et de toutes les qualités ; je ne rougis pas devant toi d'avouer la tendresse que tu m'as toi-même inspirée ; mais je te supplie de me donner le courage de le fuir, afin de prévenir de plus grands maux. »

Tandis que Caroline priait ainsi le ciel, Charles versait des larmes, et plai-

gnait l'infortune d'une sœur qu'il admirait, et dont il voulait être digne. Il ne l'interrompait point; mais lorsqu'elle eut fini, il lui pressa tendrement la main, marchant sans rien dire, et méditant la tâche importante qu'ils avaient prise. La lune se couvrit tout-à-coup de nuages; mais cela ne les empêcha pas de continuer leur marche.

Ils étaient dans cette disposition où l'esprit profondément occupé ne laisse pas la liberté de songer à ce que l'on fait; alors les mouvemens du corps sont entièrement mécaniques: nous ne savons où nous allons, car nous ne mesurons ni le tems ni l'espace. Telle était la situation de Caroline et de Charles; ils s'étaient égarés, et avaient suivi un sentier directement opposé: ils se trouvèrent enfin dans celui qui conduisait à l'église de Fitzorton.

Ils ne reconnurent leur erreur, qu'au moment où ils apperçurent la lumière des torches funéraires; et avant d'y avoir fait attention, ils se virent à la

porte de la cour de l'église où le convoi s'était arrêté. Le corps de sir Armine était porté par six de ses domestiques, comme il l'avait ordonné. « O ciel ! dit tout bas Caroline, où avons-nous porté nos pas ? hélas ! près du tombeau de sir Armine ! » « En effet, répondit Charles faisant plusieurs pas en arrière. » Ils se retirèrent alors dans un endroit éloigné de l'église, tandis que la procession se rendait à la chapelle de Fitzorton. « Ah dieu ! s'écria Caroline, en s'adressant à Charles, je découvre Henry ! « oui, répondit-il, et je vois, à ses côtés, Olivia soutenant son père qui verse des larmes, en s'appuyant en même-tems sur le bras de Henry. » Dans un moment, ils oublièrent toutes leurs résolutions.

Comme l'enterrement gagnait le portique de l'église, et que la multitude le suivait dans une profonde tristesse, il fut aisé à Charles et à Caroline de passer sans qu'on les distinguât. Leur douleur était aussi sincère que celle

qui régnait dans ce lieu : ils se sentaient enveloppés dans la calamité publique, à laquelle ils soupçonnaient que leur père avait contribué. Ils baissaient la tête ; le chagrin, la honte et la crainte d'être découverts, les agitaient vivement. Ils suivirent la multitude à l'église. Oubliant alors la différence de réligion, ils firent, avec la ferveur de la dévotion, cette sublime prière consacrée pour les enterremens dans l'église protestante.

La veuve de sir Armine, le vénérable Clare, Olivia, et les trois frères étaient rangés d'un côté du cercueil ; Partington avec la famille des Atwood, de l'autre, on voyait tous les domestiques, les ouvriers, et presque tous les habitans du village, rassemblés en groupes, de tous côtés. L'église était non-seulement remplie, mais encore le cimetière ; de sorte que tous les tombeaux portaient des spectateurs vivans.

On transportait lentement le corps de sir Armine dans sa chapelle, lorsque

Caroline,

Caroline, pressée dans la foule, perdit son frère, et se trouva très-près de la cérémonie. Le sacristain allait fermer la voûte; et l'assemblée se dispersa. Henry resta. « Arrêtez, s'écria-t-il, par pitié, attendez un moment; au nom de l'amour que vous portiez à sir Armine, je vous conjure de me laisser seul. » On lui obéit; et le sacristain suspendit son office. Henry se jeta à genoux, penchant la tête sur la voûte, et joignant les mains avec force, sans pouvoir dire un mot.

Olivia et ladi Fitzorton accablées par l'excès de leur chagrin, avaient été arrachées de ce lieu, par les soins de M. Clare et de Partington.

Cet enthousiasme de Henry, qui le caractérisait si bien, fit un grand effet sur Caroline dont le cœur éprouvait une contrainte trop forte, pour se contenir davantage. Elle s'avança, en s'écriant: « ô dieu! ô dieu! » Comme elle prononçait ces mots, elle apperçut Henry. Il fit un mouvement, à ce son de voix

chéri, et la serra dans ses bras. Ceux qui avaient assisté à la cérémonie, s'étaient éloignés, et il ne restait que le sacristain qui fit peu attention à Caroline qui de plus se cachait le visage. Henry et Caroline avaient à peine resté une minute dans cette situation, sans pouvoir parler, que Charles se trouva près d'eux. Il avait suivi Olivia, sans être apperçu, et seulement pour la triste satisfaction de la voir pour la dernière fois; mais trouvant sa sœur avec Henry, il se jeta à genoux, à côté d'elle et de son ami, et s'écria d'une voix étouffée : « ô ciel ! est-ce possible ? que vois-je ? Caroline et Henry ! »

Charles la prit par la main, et ils sortirent de l'église par la porte du presbytère, échappant ainsi à tous les yeux. Henry les suivit; et ils ne se parlèrent, que lorsqu'ils eurent gagné la grande avenue qui conduisait également au château ou à l'abbaye.

« Je ne sais, dit Caroline, comment

rendre raison de ceci, car je pourrais presque dire que nous nous trouvons dans ce lieu, mon frère et moi, sans le vouloir et sans le savoir; mais il est inutile à présent d'expliquer comment nous nous sommes égarés en chemin, je vous dirai seulement que votre lettre a fait l'effet que vous deviez en attendre; et nous désirons, et vous supplions de remplir vos sermens, et d'obéir à votre père. »

Caroline tremblait en disant ces mots; tout ce qu'elle fit pour se remettre, ne servit qu'à montrer plus clairement l'excès de son agitation.

Henry regardait Charles qui lui expliqua brièvement tout ce qui s'était passé près de la chapelle, ainsi que leur entretien avant de l'avoir rencontré aux funérailles. Il finit par lui faire part de la résolution de sa sœur, si Arthur l'approuvait. « Et quant à moi ajouta Charles, j'ai formé un projet qu m'éloignera de vous, pour n'apporter aucun obstacle à votre union avec Oli-

via, car mon plus grand désir est que... ici Charles s'arrêta, et reprit..... O! Henry, Henry, vous savez le reste. » Caroline aussi troublée, entreprit d'excuser son frère, en disant que son parti était pris, malgré l'agitation qu'il montrait; et s'efforçant d'ôter à Henry toute défiance, elle dit des choses si incohérentes, si inintelligibles, qu'elle ne put continuer, et versa un torrent de larmes. Ensuite s'adressant à Charles : « mon frère, nous devrions traverser la forêt, pour nous rendre à la maison. » — « Quoi! s'écria Henry, vous partez sans me donner une marque de souvenir, au moment d'une éternelle séparation! » Son extrême émotion l'avait empêché de parler jusque là. De souvenir, répondit Caroline? oh! en effet, cette séparation sera éternelle! Remplissons chacun nos devoirs : ils sont durs à remplir, mais si nous y resistions, nous n'éprouverions que des remords. Adieu, adieu pour jamais! »

Henry plongé dans le plus grand

désespoir, baisa la main qu'elle lui tendait, et elle fut baignée de ses larmes brûlantes.

Caroline détourna la tête ; Charles ne dit rien, mais il embrassa Henry. Il était impossible qu'ils éprouvassent de plus fortes sensations. Ils se séparèrent dans un morne silence. Henry prit le chemin du château ; et Caroline et son frère retournèrent à la maison de la forêt.

CHAPITRE XXII.

A peine avaient-ils atteint le sentier qui les y conduisait, qu'ils apperçurent une lumière venant à eux ; ils entendirent parler, et reconnurent la voix de Dennison et d'Arthur. « Mes chers enfans, s'écria le dernier accourant à leur rencontre, vous nous avez allarmés par votre absence inattendue. Où êtes-vous donc allés ? « je vous expliquerai cela dans un autre moment, répondit Charles ; allons vite à la maison, car

nous avons besoin de repos. » — « Mon cher ami, dit Arthur à Charles, donnez le bras à Dennison ; Caroline me donnera le sien ; vous partagerez le repas que nous avons préparé. » Ils se rendirent ainsi chez eux, et se mirent au lit, après avoir pris quelques rafraîchissemens.

Le lendemain on informa Arthur de ce qui était arrivé, sans lui cacher la moindre circonstance.

« Je vois, dit-il, que votre résolution est le résultat de vos vertus, et de votre attachement à vos devoirs : sans doute vos peines sont extrêmes, mais quelle victoire vous allez remporter sur vos passions ! » Il tâcha de leur donner toutes les consolations qui pouvaient adoucir leurs souffrances ; il eut recours à la religion, et à tout ce qu'il crut capable de les fortifier dans leur projet.

Ses paroles eurent l'effet qu'il désirait ; Caroline et Charles embrassaient

tour-à-tour cet homme de bien, comme s'il eût été leur père.

Ses raisonnemens ne furent pas perdus pour des esprits comme les leurs : le jour suivant, Charles et Caroline semblaient avoir plus de force et de patience, pour supporter l'idée des devoirs qui leur étaient imposés.

L'avis d'Arthur, à l'égard du couvent, était conforme à la sagesse et à la bonté qui perçaient à travers tous ses conseils. Après un entretien avec Caroline, il la pria de lui laisser le soin de cette affaire, comme de lui choisir un couvent où elle fût agréablement : il ajouta qu'il allait commencer ses pieux offices dans la chapelle, et assembler son petit auditoire qui consistait en Caroline et Charles, Dennison et son Indien ; il les regarda en souriant, et demanda qu'il lui fût permis de faire quelques observations sur ce qui était arrivé dernièrement.

« Mes chers enfans, dit-il, les événemens qui ont eu lieu dans l'espace

de plusieurs semaines, sont dignes de remarques, et doivent faire une profonde impression dans l'esprit de ceux qui réfléchissent. Dans la honte de sir Guise, et dans les circonstances qui l'ont précédée ou suivie, nous avons vu le faste de la fortune, et l'orgueil du pouvoir, incapables de protéger l'hypocrite. Pardonnez-moi ces mots, pour peindre des vérités. Nous l'avons vu abandonné de ses propres domestiques. Ils fuyaient la contagion du vice, et cherchaient la protection de la vertu. Ils ont quitté, avec mépris, une habitation de seigneur, et cherché la chaumière où résident la piété et la résignation. Cela ne montre-t-il pas, mes chers enfans, le pouvoir sublime de la vertu, lors même que les malheurs et les chagrins l'accablent ? D'un autre côté, à la moindre crainte du danger de sir Armine, nous avons vu tous les habitans du pays montrer, par leurs regrets, le mérite inestimable d'un homme de bien ; et lorsque le ciel a voulu nous

l'enlever,

l'enlever, il semblait, au pleurs et aux gémissemens de la multitude, que chaque spectateur accompagnait son père au tombeau : vous-mêmes, ne pleuriez-vous pas comme si vous aviez été ses enfans ? »

« Plût au ciel que nous l'eussions été, s'écria Charles! » Les pleurs de Caroline commencèrent à couler; Dennison était attendri; et l'Indien, l'enfant de la nature, s'approchait d'Arthur, touchait sa robe avec crainte, et ne savait si c'était un ange ou un homme qui avait parlé. « Mais, continua Arthur, lorsque le bruit courut que sir Guise était au lit de mort, ne semblait-il pas que c'était l'approche de quelque heureuse révolution en faveur du genre humain, pour le délivrer d'un tyran dont la vie était odieuse? Et sa mort aurait-elle causé des pleurs, si ce n'est celles de la terreur qu'inspire la fin d'une telle vie ? » — « Oui, s'écria Caroline, son tombeau aurait été baigné de larmes! » Ses soupirs et ses

pleurs en donnaient la preuve. » — « Mes chers enfans, répondit Arthur, prenant la main de Caroline, pardonnez-moi d'avoir touché avec trop de force un sujet qui vous afflige. Console-toi, ton père peut encore se repentir, et peut devenir un exemple de pénitence, comme il a été celui de tous les vices. »

Caroline tomba à ses genoux, en élevant ses mains, et adressant au ciel des prières que ces derniers mots avaient excitées dans son âme. Charles et Dennison levaient les yeux au ciel; et le petit Indien releva Caroline, en lui disant qu'elle était si bonne et si belle, que Dieu rendrait sir Guise bon et humain, pour l'amour d'elle.

La nuit étant arrivée, ils se séparèrent. Et le lendemain matin, dans l'absence de Dennison, ils reçurent une lettre de ce dernier, adressée à Caroline. Après lui avoir demandé pardon de sa hardiesse de lui écrire, n'étant qu'un simple serviteur, il avait

rempli sa lettre des expressions les plus touchantes : il lui rappelait toutes les obligations qu'il devait à sa respectable mère ; il lui disait qu'il avait onze cents livres à sa disposition, et la priait de vouloir les accepter, ne désirant autre chose que de passer le reste de sa vie auprès de ses bons maîtres. Enfin, après mille témoignages de son sincère attachement, il finissait par dire qu'il avait pris le parti de lui écrire, n'ayant pas osé lui parler de ses intentions.

Dennison avait fait cette lettre dans la nuit, lorsqu'il se retira dans sa chambre ; après il se mit sur son lit, sans se déshabiller, et jouit du repos le plus doux jusqu'à l'heure de son lever. Il se rendit dans la chambre du petit Indien, et le trouva aussi occupé à écrire, prenant quelques heures sur son sommeil pour donner à ses études. Dennison lui remit sa lettre, et lui recommanda de la mettre sur la table du déjeuner, près de Caroline, et sous les fleurs qu'il

venait de cueillir ; « mais, dit Dennison, ayez soin d'en essuyer la rosée, car elle mouillerait le papier, et je ne voudrais pas que cela arrivât pour tout au monde. »

Arthur, Caroline, et les autres se rendirent à la salle du déjeuner. Caroline découvrit la lettre cachée sous les fleurs qui lui étaient adressées : l'émotion qu'elle éprouvait en lisant, témoignait assez combien elle contenait de choses touchantes ; l'ayant achevée, elle s'écria : « bon et généreux vieillard, quand nos malheurs ne serviraient qu'à faire ressortir des vertus telles que les tiennes, nous n'aurions pas souffert en vain ! » Charles prit la lettre, et la lut haut avec autant d'intérêt. » Il est honorable pour nous, dit-il, d'avoir un tel homme pour ami, quoique nous ne puissions accepter ses offres obligeantes. »

« Cela est vrai, dit Arthur ; mais voir un tel homme abandonner tout pour

nous suivre, c'est un triomphe qui n'est réservé qu'à celui qui est vertueux. »

Dennison ne fut pas témoin de l'effet que produisit sa lettre : il s'était absenté exprès, et avait manqué toute la matinée. Lorsqu'il reparut, il n'osait lever les yeux, et n'aurait pas été plus confus, si on l'avait surpris à voler la somme qu'il venait d'offrir ; mais les embrassemens de ses amis dissipèrent bientôt son embarras.

CHAPITRE XXIII.

Nous ne donnerons pas ici la lettre que Charles écrivit à Henry; il nous suffira de dire qu'elle contenait la résolution de Caroline, d'entrer au couvent, et la sienne de fuir à jamais l'abbaye.

La seconde lettre à John, était pour le prévenir qu'il renonçait à sa lieutenance, qu'il ne pouvait plus supporter d'avoir cette obligation à un homme dont la famille avait tant à se plaindre de la sienne; il disait : « si vous me faites l'honneur de juger de mes sentimens par les vôtres, vous approuverez ma résolution : il s'est passé des événemens qui m'obligent d'agir ainsi. Je suis encore attaché au service, mais je veux consacrer ma vie au bien de mon pays, sans qu'il en coûte à ma délicatesse. Il finissait en lui témoignant son respect et sa reconnaissance.

Dennison fut chargé de remettre

secrètement ces deux lettres à leur adresse.

Olivia se promenait avec Henry, dans une avenue, derrière le château, quand Dennison s'avança à cheval, près de la maison. Comme les arbres, dans cet endroit, étaient très-rapprochés, il n'apperçut Henry et Olivia, que lorsqu'il se vit trop près d'eux pour se cacher.

Le petit Fitz qui suivait ordinairement Henry et Olivia, l'annonça par ses cris de joie. Henry fut saisi de crainte : Dennison avait toujours été le fidèle confident de ses affections, et avait partagé ses ennuis ; Dennison était lui-même très-ému de cette rencontre soudaine ; et leurs efforts à tous deux pour cacher leur embarras aux yeux d'Olivia, les trahirent plus visiblement. Cependant elle était loin de conjecturer la cause du trouble de Henry, ni de croire que ce bon vieillard fût dans le secret de son cœur, tant les soupçons jaloux étaient opposés à sa tendresse. Attribuant leur inquiétude à quelque nouveau malheur dans la fa-

mille des Stuart, « hélas! s'écria-t-elle, je crains que vous ne nous apportiez quelque mauvaise nouvelle de l'abbaye! Dennison, parlez-nous de Caroline et de Charles. Quelle est donc la cause de cette agitation? » Dennison ne répondit que par un profond soupir. Lorsqu'il fut un peu remis, il dit qu'il était chargé d'une commission de son jeune maître, pour Henry, et qu'il la ferait aussitôt qu'il aurait recouvré ses forces et ses esprits. « Je suis vieux et infirme, dit-il, et un rien me bouleverse. »

Olivia qui était, dans le vrai sens du mot, la personne de son sexe la moins soupçonneuse, pria Henry d'accompagner l'intendant à la maison; elle s'y rendit aussi; et allant auprès de son père qui l'avait fait appeler, elle laissa Henry et Dennison ensemble.

« Hélas! dit ce dernier, je crains d'avoir découvert ce que mes maîtres m'ont tant recommandé de cacher. Mais vous et miss Olivia, m'avez surpris. Je n'étais pas très à mon aise avant: depuis plusieurs

sieurs nuits j'ai perdu le sommeil ; le sommeil, vous le savez, est ami du vieillard. Je ne croyais pas voir tant de changement : j'avais oublié que vous étiez tous en deuil ; et les caresses de Fitz m'ont rappelé les tems passés. C'était trop pour mon âge, et je crains les soupçons de miss Olivia. »

« Ah ! s'écria Henry, elle n'en a pas le moindre. Mais, par pitié, toi, à qui je dois une reconnaissance que le désespoir ne peut éteindre, dis-moi, je te prie, ce qui t'amène ici, et ce que tu m'apportes de l'abbaye. »

« Ce n'est pas de l'abbaye, mais de la petite maison de la forêt, répondit Dennison en soupirant. Il sortit alors la lettre de Charles ; et la mettant dans une des mains de Henry, il porta l'autre sur son cœur, la baisa, et lui souhaita toutes sortes de bonheur et de prospérités, lui disant que, si l'aimable Olivia devait être son épouse, elle serait heureuse malgré l'amour qu'il avait pour Caroline. « Je ne puis rester davantage, mon cher monsieur,

mais comptez toujours sur mon empressement à vous servir. »

Les pleurs d'un vieillard respectable, dont nous connaissons depuis long-tems la probité, sont toujours très-touchantes, mais dans l'état de Henry, où elles se joignaient à des motifs de reconnaissance ; on ne sera pas étonné de voir que Henry livré à ses divers sentimens, laissa partir Dennison du château, sans pouvoir lui dire un mot de plus.

Il demeura long-tems avant d'avoir la force d'ouvrir la lettre dont il reconnut la sagesse : il sentit la nécessité de se conformer à ce qu'elle renfermait. « Admirable Charles, divine Caroline, dit-il, oui, votre Henry sera aussi du sacrifice ; et nos sermens seront respectés ! »

Ses esprits se calmèrent par degrés ; et se voyant accablé par les obligations sans nombre qu'il avait à remplir au château, et les difficultés insurmontables qu'il trouverait à l'abbaye, il se jeta à genoux, et dit à haute voix : « Dieu ! je

jure ici de nouveau de donner ma main à Olivia. »

Olivia en rentrant, entendit distinctement Henry prononcer cette protestation sacrée. Il était encore à genoux. Olivia l'aida à se relever. « Joignez mes prières aux vôtres, afin que je mérite le bonheur que me donnent ces vœux! » Henry les réitéra en l'embrassant.

Fin du Tome Troisième.



